



# Autour de l'odeur de sainteté, les parfums dans le monde chrétien

Jean-Louis Benoit

► **To cite this version:**

Jean-Louis Benoit. Autour de l'odeur de sainteté, les parfums dans le monde chrétien. IRIS, 2012, pp.55-89.

**HAL Id: halshs-00918676**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00918676>**

Submitted on 14 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## AUTOUR DE L'ODEUR DE SAINTETE

### LES PARFUMS DANS LE MONDE CHRETIEN

Évidemment ce n'est pas le christianisme qui a inventé la présence et l'usage des parfums dans la prière et dans le culte. Certains supposent un héritage direct venu de l'antiquité païenne. Ainsi Waldemar Deonna écrit à propos de l'odeur de sainteté que « c'est une croyance que le christianisme a hérité de l'antiquité et qu'il a maintenue jusqu'à nos jours<sup>1</sup> ».

« L'odeur suave des dieux et des élus » serait une donnée invariable quelle que soit l'époque considérée. Cet amalgame semble suspect du point de vue de la rigueur scientifique à Martin Roch. Il récuse ces « catalogues thématiques » qui effacent la contextualisation et les spécificités historiques<sup>2</sup>. Cela repose sur une théorie réductionniste qui fait des saints des dieux christianisés. Théorie qui s'inspire de l'ouvrage, fondateur en ce sens, de P. Saintyves : *Les saints successeurs des dieux*<sup>3</sup>.

Nous préférons, pour éviter ces dérives, nous garder d'un comparatisme illusoire et nous nous limiterons à axer notre réflexion sur le domaine chrétien, sans nier d'incontestables analogies, voire de probables filiations.

Nous examinerons la place des parfums dans la liturgie. Nous parcourrons ensuite la Bible, pour y repérer les occurrences de parfums. Nous nous arrêterons, pour finir, sur l'importance des parfums dans les vies de saints, plus particulièrement dans les manifestations de la Vierge Marie.

À travers ces différents usages et ces manifestations, nous nous demanderons quel est le sens symbolique et spirituel du parfum et sa place dans l'anthropologie chrétienne.

L'encens est un parfum universellement utilisé dans la plupart des religions, antiques ou modernes, orientales ou occidentales. Cette résine aromatique dégage en brûlant une fumée odoriférante.

Le terme : « encens » (< lat. *incensum* « brûlé » < *incendere* « brûler »), comme le terme « parfum » (< italien dialectal *perfumo* < lat. *fumus* « fumée »), nous rappelle que beaucoup de parfums sont des fumées qui se dégagent d'une combustion. On trouve là des éléments symboliques du parfum. Une transformation de la matière qui par le feu se sublime. Ce changement passe par une destruction qui révèle la vertu odoriférante de la substance. Toutes les connotations sacrificielles peuvent se rattacher à cette métaphore. D'ailleurs de nombreux sacrifices se font par le feu. Cette vapeur, cette fumée légère, mais visible

<sup>1</sup> W. Deonna, « Evodia. Croyances antiques et modernes : l'odeur suave des dieux et des élus », *Genava* 17, Turin, 1939, réédité, Turin, Nino Arragno, 2003, p. 168.

<sup>2</sup> M. Roch, « Récits et contexte des odeurs de sainteté », *Texte et contexte. Littérature et histoire de l'Europe médiévale*, M.-F. Alamichel et Robert Braid (dir.), Paris, Michel Houdiard, 2011, p. 47-48.

<sup>3</sup> P. Saintyves, *Les saints successeurs des dieux*, Paris, Emile Nourry, 1907. Voir plutôt sur cette question controversée J.-C. Fredouille, « Le héros et le saint », *Du héros païen au saint chrétien*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1997, p. 11-25.

(contrairement à d'autres parfums), s'élève lentement vers le ciel. Elle est une métaphore évidente de la prière où la matière (parole, geste, chant, musique, émotion) est sacralisée, sublimée, divinisée, sans disparaître totalement.

Les fumées et les vapeurs odoriférantes ont toujours été utilisées d'abord à des fins hygiéniques et médicales : chasser les mauvaises odeurs, l'infection, parfois guérir la maladie, assainir les êtres, les choses, les lieux. La croyance que les maladies se transmettent essentiellement par un air vicié a été longtemps dominante dans la pensée scientifique. L'encens a été utilisé à cette fin prophylactique. Son usage religieux n'en est que partiellement séparé. Il s'agit de rendre un endroit plus sain, plus salubre, plus agréable et ainsi plus approprié au culte et à la prière. La dimension spirituelle en découle. De même qu'on chasse le mal physique, on chasse le mal spirituel des êtres et des choses, on purifie, dans tous les sens du terme.

Certes, l'encens a laissé un mauvais souvenir aux premiers chrétiens. En effet, les persécutions de Néron commencèrent sous le prétexte que les chrétiens refusèrent de brûler de l'encens en l'honneur des idoles et des empereurs divinisés. On peut expliquer ainsi les réticences à utiliser les parfums dans le culte. Les premières communautés chrétiennes les associaient aux pratiques idolâtres : « On connaît les réticences d'abord marquées par des auteurs chrétiens à l'égard de l'emploi de l'encens trop facilement associé aux rites païens<sup>4</sup> ». Cependant cet usage est largement attesté dans l'Ancien Testament, nous le verrons. Cela le rendait donc facilement compatible avec la nouvelle liturgie. Le verset du psalmiste résume sa signification cultuelle : « Que monte ma prière, comme un encens jusqu'à sa face » (Ps 141, 2). L'encens est utilisé comme signe d'adoration et de prière. Il rend hommage à Dieu et confirme sensiblement aux fidèles le caractère sacré de ce qu'il enveloppe. L'encens peut être utilisé à toutes les messes. En référence aux règles générales de la liturgie de l'Église catholique (l'usage est aussi très répandu dans la liturgie orthodoxe), on précise que « l'encens peut être employé pendant la procession d'entrée, pour vénérer l'autel au début de la messe, à l'Évangile, pour la préparation des dons, à l'élévation de l'hostie et du calice<sup>5</sup> ».

L'encens est obligatoire lors de la dédicace d'une église, d'un autel, à la messe chrismale, lorsque le Saint Sacrement est exposé, pour les funérailles. Il est vivement recommandé pour une série de solennités, ainsi que pour des processions eucharistiques ou de transfert de reliques. On encense aussi bien le célébrant, le livre des Évangiles, le cierge pascal, l'autel, les fidèles, les images saintes présentées à la vénération, les reliques, etc.

Le thuriféraire, servant d'autel ou prêtre, se plie à des règles strictes dans le maniement de l'encensoir. Celui-ci doit être tenu d'une certaine façon. On doit l'agiter à genoux (Saint Sacrement) ou debout, la plupart du temps. La technique est ritualisée à l'extrême :

Le thuriféraire doit, en gardant les mains élevées à la même hauteur tenir l'encensoir de la main droite : le pouce engagé dans le grand anneau, le majeur élevant le petit anneau de la chaîne, il dirigera et soutiendra le couvercle qui pend à la chaîne ; de la main gauche il tiendra le pied de la navette contenant l'encens et la cuiller. Il porte la navette contre la poitrine, mais, s'il y a un porte-navette, sa main gauche est posée sur la poitrine.

Pour encenser une personne ou un objet, on transfère le haut des chaînes dans la main gauche, on s'incline profondément devant la personne à encenser et, en se redressant, on saisit les chaînes dans la main droite, à quelques centimètres de la

<sup>4</sup> M. Roch, *L'intelligence d'un sens. Odeurs miraculeuses et odorat dans l'Occident du haut Moyen Âge (V<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 145.

<sup>5</sup> Cérémonial de la Sainte Messe selon le missel de Paul VI, André Philippe M. Mutel, sur internet. [www.ceremoniaire.net](http://www.ceremoniaire.net) d'après Mgr Peter J. Elliott, *Ceremonies of the Modern Roman Rite*, 1995.

cassolette. Après l'encensement, on fait à nouveau une inclination profonde. La main droite lâche les chaînes et vient se placer sur la poitrine<sup>6</sup>.

Outre ces détails techniques, on codifie aussi le nombre de coups d'encensoir à donner et la façon de les donner selon l'objet ou la personne à encenser : trois doubles coups pour le Saint Sacrement, une relique de la croix, les images de Notre Seigneur, les Évangiles, etc. deux doubles coups pour les images des saints....

Le parfum n'est qu'un élément du rite, il est associé à un objet (l'encensoir), à des gestes (l'encensement, l'attitude et le parcours du thuriféraire) et des paroles de prière, parfois (*Incensum istud, a te benedictum, ascendat, ad te Domine, et descendat super nos misericordia tua*, « Que cet encens, béni par toi, monte vers toi Seigneur, et que descende sur nous ta miséricorde »). Il sacralise, mais il est lui-même sacralisé par la bénédiction qu'il reçoit, autant qu'il la donne. Les commentaires liturgiques insistent sur l'offrande faite à Dieu dans tous ces cas d'encensement. C'est chose évidente quand on encense l'Évangile, l'autel ou le prêtre (substitut du Christ pendant le sacrifice de la messe), mais plus mystérieux quand on encense les fidèles ou le corps d'un défunt :

L'encens est présenté à tout ce qui symbolise Dieu, à tout ce qui touche à lui : la croix d'abord, l'autel, le livre des évangiles, les oblats, le prêtre lui-même et les fidèles. Lors des obsèques on va jusqu'à encenser la dépouille mortelle des baptisés, en signe de l'honneur qui est dû à un temple de l'Esprit Saint (1 Co 6, 19)<sup>7</sup>.

Plus que d'autres parfums, l'encens réunit le visible de la fumée et l'invisible de son odeur. En cela il incarne, par excellence, le sacré qui est mode de communication avec le divin par une expérience sensible, dans une spiritualisation d'un vecteur matériel (musique, parole, espace, geste, personne, odeur).

L'autre parfum fondamental dans la liturgie est le baume. Il n'est pas utilisé en tant que tel, mais dissout dans de l'huile d'olive pour former le saint chrême. On distingue en effet<sup>8</sup> : l'huile des catéchumènes, (ou des exorcismes) utilisée pour le baptême, la consécration des autels, l'huile des infirmes (ou des malades), pour le sacrement des malades (longtemps appelé « extrême onction ») et le saint chrême utilisé pour le baptême, la confirmation, la consécration du calice et de la patène, la consécration des évêques (sur la tête), des prêtres (sur les mains).

Le saint chrême est une huile parfumée utilisée pour les onctions de consécration. [...] L'onction du saint chrême symbolise en chacun des cas la descente de l'Esprit Saint qui pénètre les êtres, comme l'huile imprègne profondément ce qu'elle touche. Elle fait participer les personnes de façons diverses à l'onction royale, sacerdotale et prophétique du Christ. (R. Le Gall, article « huile », p. 132-133)

Dans les Églises orientales, maronites, orthodoxes, le saint chrême est utilisé à peu près pour les mêmes usages, mais il est fabriqué différemment. En effet, dans l'Église orthodoxe on ajoute au baume diverses substances odoriférantes. Les maronites, quant à eux, nous dit J.P Migne, « avant leur réunion à l'Église romaine, composaient leur chrême de

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Dom Robert Le Gall, *Dictionnaire de liturgie*, article « encens », Chambray, CLD, 2001, p. 100.

<sup>8</sup> Mais la seule huile d'olive est déjà parfumée.

baume, de safran, de cannelle, d'essence de rose, d'encens blanc, etc<sup>9</sup>. » Dans les Églises d'Orient, le terme de parfum (*myron*) est employé pour désigner cette huile d'onction ou « huile d'allégresse », cela dès le deuxième concile de Constantinople (381). La confection du chrême (une soixantaine d'ingrédients) et sa liturgie très riche, occupent dans le rite byzantin les trois premiers jours de la semaine sainte. C'est le patriarche qui le consacre. « Les Églises monophysites de Syrie et d'Égypte ont rehaussé encore l'éclat de cette consécration pour en faire un rite autonome calqué sur la liturgie eucharistique qu'il précède<sup>10</sup>. »

Dns l'Église catholique, la cérémonie de bénédiction du saint chrême est aussi solennelle. Seul l'évêque la pratique le matin du Jeudi Saint, lors d'une messe solennelle, en présence des prêtres de son diocèse. Après l'huile des infirmes, on lui présente, à la fin de la messe, l'huile du saint chrême. On chante en procession l'hymne « *O Redemptor* ». L'évêque bénit le baume, le mêle à une petite quantité d'huile, il souffle trois fois sur ce mélange, en faisant une croix. Il récite un exorcisme et lit une longue préface. Ce mélange de baume et d'huile est alors versé dans une urne qui contient une plus grande quantité d'huile<sup>11</sup>. Jean-Pierre Albert résume bien la signification des saintes huiles : « La signification des saintes huiles est bien sûr en relation étroite avec celle de l'onction et celle-ci trouve d'abord son sens dans la figure du Christ, l'oint de Dieu<sup>12</sup>. »

La bonne odeur du Christ, le parfum de sa grâce et de son salut sont ainsi diffusés auprès de l'âme des fidèles, qui, par le baptême sont purifiés et unis à l'Église. Cette union restaurée entre l'homme et Dieu est, pour les chrétiens, marquée par l'infusion de l'Esprit Saint. Notons l'association entre l'huile, nourricière, issue de la terre, substance concrète, qui donne l'idée d'une grâce permanente, indélébile et le parfum léger du baume, essence invisible et agréable, qui évoque l'immatériel, le spirituel, la sainteté céleste. Par ces deux composantes, le divin n'est pas représenté, symbolisé, comme une réalité extérieure. Littéralement, il pénètre le corps et l'âme. À cause de son caractère volatile, on a l'impression que le parfum est en nous. On le respire :

Dans le parfum, on saisit Dieu avec le nez. Une odeur n'est pas une image. Au lieu d'établir entre le sujet et l'objet odorant, une relation de l'ordre de la représentation, la perception olfactive est imprégnation. L'objet est hors de nous, le parfum est en nous (J.P. Albert, p. 232).

Kant a noté le caractère intime de la perception olfactive<sup>13</sup>, ainsi que l'évaluation affective qui est la sienne, puisque, en général, on juge une odeur agréable ou désagréable. Unité de l'huile et du baume, présence réelle du parfum en nous, fusion du sensible et du spirituel, consécration, proximité dans la liturgie, tout nous invite à rapprocher, mais ce n'est qu'une analogie, le chrême et l'eucharistie. C'est ce que fait Suger qui considère que, dans le chrême et l'eucharistie « Dieu unit les choses immatérielles et spirituelles<sup>14</sup> ». D'ailleurs, l'évêque consacre le saint chrême le Jeudi saint, jour de l'Institution de l'eucharistie par le Christ, lors de la Cène. L'Église monophysite d'Orient accentue l'analogie. L'huile sainte devient un vecteur de l'Esprit, « susceptible de le communiquer par son seul contact<sup>15</sup> ». Le baume, qui

<sup>9</sup> J.-P. Migne, *Dictionnaire de liturgie*, Paris, 1863, p. 1

<sup>10</sup> *Catholicisme, hier aujourd'hui, demain*, article *chrême*, G. Jacquemet, Letouzey et Ané, 1979, p. 1076-1077.

<sup>11</sup> Il faut attendre le XII<sup>e</sup> siècle pour voir appliqué le terme de « chrême » seulement à cette huile mêlée de baume. Longtemps mot *chrisma* a désigné toutes les huiles servant à oindre (*Ibid*, p. 1077). Aujourd'hui dans l'Église catholique aussi on ajoute quelques parfums au baume.

<sup>12</sup> J.-P. Albert, *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, éditions de l'EHESS, 1990, p. 23.

<sup>13</sup> E. Kant, *Anthropologie du point de vue pratique*, traduction Michel Foucault, Paris, Vrin, 1979, p. 40.

<sup>14</sup> Suger, *Comment fut construit Saint-Denis*, éd. J. Leclerc, Paris, Cerf, 1945, p. 56.

<sup>15</sup> *Encyclopédie, Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain, op. cit.*, p. 1077.

est le composant essentiel du chrême, a une origine très particulière. Longtemps il a été produit exclusivement en Judée. Les baumiers, ou balsamiers (*commiphora gileadensis*) ont été un des enjeux de la guerre de Judée remportée par Titus qui s'empare de Jérusalem en 70 après J.C. et rase le temple. La culture de cet arbre va être considérablement développée, dans le même secteur géographique. Le suc de l'arbre est précieusement recueilli. Les gouttelettes condensées sont recueillies sur de la laine. Pline l'Ancien en détaille la culture et en fait l'éloge : « De tous les parfums, celui que l'on préfère est le baume, dont, seules de toutes les terres, la Judée a le privilège<sup>16</sup> ».

Le prestige du baume est considérable pendant l'antiquité et le Moyen Âge. Il est entouré de toute une mythologie. Hildegarde de Bingen le place au sommet des créatures. Il s'apparente aux pierres précieuses. Il a les propriétés du feu. On ne peut le garder dans la main s'il est exposé au soleil. Symboliquement, parfums et pierres précieuses sont souvent liés. Une pierre précieuse serait-elle un parfum cristallisé et le parfum une pierre évaporée ? On prête aux deux des vertus médicinales et magiques. Jean-Pierre Albert donne quelques exemples de mythes rattachant la production de chrême au pouvoir des dragons. Le pape irait chercher le chrême fait avec des œufs de serpents. Le pape conjure le pouvoir de ces reptiles rassemblés à Babylone qui se tuent en se jetant de la tour de Babel<sup>17</sup>. Les légendes abondent aussi de serpents et de dragons qui produisent des magnifiques pierres précieuses. Le christianisme, on le sait, n'aime pas beaucoup les serpents et les dragons<sup>18</sup>. Il préfère attribuer le pouvoir du baume et du saint chrême à son origine divine. On a vu que le baume était lié à la Judée, donc à la Terre Sainte. Au Moyen Âge, les voyageurs découvrent aussi des baumiers en Égypte, dans un endroit particulièrement sacré, recherché par les pèlerins. Il s'agit de Matarieh, près du Caire, lieu supposé du séjour de la Sainte Famille, lors de la fuite en Égypte. Un lieu attire toutes les attentions des pèlerins. La Vierge aurait lavé les langes de l'enfant Jésus dans une fontaine du jardin de Matarieh. Les gouttes d'eau qui seraient tombées par terre auraient donné autant de baumiers. Ces arbres se sont développés et le jardin de Matarieh est devenu une forêt de baumiers, produisant de grandes quantités du précieux aromate. Le parfum de cet endroit est lié au souvenir de la Sainte Famille et, plus particulièrement, au souvenir de l'Enfant Jésus. On y trouve, outre le jardin, une source, un arbre sacré (un sycomore), une chapelle avec une niche dans laquelle la Vierge aurait déposé son fils. Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, des visiteurs viennent découvrir ces lieux qui les ravissent. Relevons le témoignage d'A. Rochetta qui profite encore des effluves odorants qui se dégagent dans cette chapelle :

L'on dit pieusement que là, la Vierge Bienheureuse posa maintes fois son fils unique. Sur la pierre intérieure où Notre Seigneur posa ses saintes épaules, selon la tradition, chaque chrétien qui va visiter ce lieu très saint, pose sa tête dans chaque niche, comme nous l'avons fait nous tous et l'on sent, d'habitude, un parfum si fort qu'il surpasse celui de l'ambre, du musc et de la civette<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XII, 111, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

<sup>17</sup> Légende rapportée par Joan Amades, *Folklore de Catalunya*, t. II, Rondallística, Barcelona, Editorial selecta, 1950, p. 716.

<sup>18</sup> J.-P. Albert a tendance à un syncrétisme contestable à ce sujet, même si les mythes qu'il présente sont intéressants. Jacques Le Goff a montré que la figure du dragon et du serpent appartient à deux cultures qui l'interprètent de manière radicalement opposée : la culture cléricale (chrétienne) et la culture populaire (préchrétienne). Cf. J. Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge*, Gallimard, 1999.

<sup>19</sup> A. Rochette, *Voyage en Égypte, 1599*, Le Caire, IFAO, 1974, p. 47. Cité par J.-P. Albert, *op. cit.*, p. 137.

Les origines de ces croyances se trouvent dans les Évangile apocryphes<sup>20</sup>, riches, on le sait, sur l'enfance de Jésus. Le baume y serait né de la sueur même du Christ. Ailleurs, on dit qu'il provient de son sang. Il est évident que le Christ est parfum, nous y reviendrons.

Une légende, particulièrement répandue, relie le don du chrême à la Rédemption et au Paradis. Étienne de Bourbon la raconte ainsi : Seth, pour soigner son père Adam veut retourner au Paradis pour obtenir l'huile de l'arbre de la Miséricorde (identifié à l'arbre de vie). Un ange lui en interdit l'entrée en lui annonçant le salut. Il faut attendre la venue du Christ qui seul procurera, non pas l'immortalité terrestre, mais la vie éternelle<sup>21</sup>. On est clairement renvoyé au saint chrême salutaire du baptême.

Cette légende, la topographie de Matarieh (jardin, arbre sacré, proximité du Nil considéré comme un fleuve du Paradis), rapprochent le baume et le chrême du Paradis. On sait que le jardin d'Eden a longtemps été perçu comme un espace géographique situable en Orient. Le baume est un arbre d'Eden.

Dans les mappemondes médiévales, le Paradis s'offre comme un lieu réel jouxtant l'Inde et les autres contrées exportatrices d'épices. On précisera même que ces substances aromatiques proviennent directement d'Eden, charriées par les fleuves<sup>22</sup>.

Le Paradis étant désormais interdit aux hommes, il est lié au Christ qui répare la faute originelle. C'est ce que disent ces mythes, en particulier pour les hommes du Moyen Âge. Cela suffit à révéler un trait fondamental du baume, archétype du parfum sacré par excellence, intimement lié à l'huile sainte du chrême. Il est facteur d'immortalité. Le parfum (et, symboliquement, tout parfum, même dans son usage profane) permet d'échapper à la mort.

Jacques de Voragine, dans *La Légende dorée*, s'inspirant explicitement de l'Évangile de Nicodème, raconte les diverses versions de l'histoire du bois de la croix<sup>23</sup>. Il reprend l'histoire de Seth qui, ne pouvant obtenir l'huile de l'arbre de la Miséricorde pour soigner Adam, reçut, malgré tout, de Saint Michel un rameau qu'il planta sur le mont Liban. Une autre légende dit que cet arbre est celui de la connaissance et que Seth planta le rameau sur la tombe de son père à Jérusalem. Cet arbre poussa magnifiquement. Salomon l'utilisa. Après de nombreuses péripéties, le bois de cet arbre fut employé pour fabriquer la croix du Christ. Hélène, la mère de Constantin, entreprit de la retrouver. Elle contraignit Judas, un savant juif, à lui révéler le secret qu'il connaissait au sujet de l'endroit où était cachée la croix : « Et comme il arrivait à l'endroit où elle était cachée, il sentit dans l'air un merveilleux parfum d'aromates, de telle sorte que, stupéfait, il s'écria : En vérité, Jésus, tu es le Sauveur du monde<sup>24</sup> ! » Un miracle permettra de distinguer la croix du Sauveur des deux croix des larrons crucifiés. De cette croix émane un parfum. Elle provient du Paradis.

La Bible nous dit d'ailleurs (Gn 2, 10-12) qu'un fleuve qui sort du Paradis emporte avec lui de l'or, des aromates (Bdellium) et des pierres précieuses (pierre de cornaline). Ce motif des trésors du Paradis restera toujours vivace. Ces trésors sont essentiellement des pierres précieuses et des aromates dont nous avons dit déjà l'équivalence symbolique. En résumé, les parfums sont bien des souvenirs du Paradis. La croix, instrument de la

<sup>20</sup> *Évangiles apocryphes, t. II. L'Évangile de l'Enfance, rédactions syriaque, arabe et arménienne*, édition Peeters, Paris, Picard, 1914, p. 28.

<sup>21</sup> *Anecdotes historiques, légendes et apologues, tirés du recueil inédit d'Étienne de Bourbon*, édition Lecoy de La Marche, Paris, Renouard, 1877, p. 425.

<sup>22</sup> M. Clément-Royer, *Contes d'arbres, d'herbes et d'épée*, thèse de doctorat, université de Rennes 2, 2008, p. 219. Voir aussi J. Delumeau, *Une histoire du Paradis*, (ch. « Le paradis terrestre et la géographie médiévale »), Fayard, 1992.

<sup>23</sup> Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, Seuil, 1998, p. 259-266.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 264.

Rédemption, est le nouvel arbre de vie. Le Christ est parfumé. Il est l'oint et il est l'onction. Il transmet, à travers le chrême et d'autres substances (le pain et le vin eucharistiques), les sacrements qui confèrent à l'humanité les grâces de la vie éternelle.

On retrouve le saint chrême dans un rite qui a eu une grande importance historique, le sacre des rois de France. Il faut, pour en comprendre la signification, remonter à deux récits, *La vie de Saint Rémi* d' Hincmar de Reims<sup>25</sup> et la reprise qu'en fait Jacques de Voragine dans *La Légende dorée*.

Rémi est né miraculeusement d'une vieille femme nommée Cilinie. Sa naissance a été prédite par un saint ermite inspiré par un ange. Rémi, très tôt, veut se consacrer à la vie religieuse. Il se retire du monde. Sa réputation de sainteté est confirmée par quelques miracles. Le peuple veut qu'il devienne évêque de Reims. Rémy demande un signe du ciel. Un rayon de lumière le désigne alors, mais un autre miracle, plus spectaculaire se produit : « Il plut alors au Tout-Puissant d'ajouter à ce miracle un autre miracle, pour faire éclater les mérites de cet homme bienheureux. Le fait est que, tandis que brillait le rayon dont on a parlé, il sentit un onguent qui se répandait sur sa tête et sa tête fut ointe de tout cet onguent. » (*PL* 125, col. 1136). Il est donc consacré archevêque de Reims. Pour baptiser un mourant, il obtient encore un miracle similaire. Il dépose sur l'autel deux ampoules vides et, à sa prière, elles se remplissent de saint chrême. On en arrive au miracle le plus connu. Clovis, le roi des Francs, « le fier Sicambre », s'est converti après sa victoire à Tolbiac, sur les Alamans, sous l'influence de son épouse chrétienne, Clotilde. Il vient à Reims pour être baptisé à Noël 496. Le saint archevêque s'aperçoit que le chrême manque. Rémy se met en prière « et voici qu'une colombe, fendant les airs, apporte dans son bec une ampoule de saint chrême dont le prélat oignit le roi. Cette ampoule se conserve dans l'église de Reims, où elle sert, aujourd'hui encore au sacre des rois de France » (Jacques de Voragine, p. 77).

D'évidentes analogies rapprochent ce récit des Évangiles. Jean-Pierre Albert en tire des conséquences frappantes :

Ce miracle de la Sainte Ampoule trouve, dans ce contexte, une place toute naturelle. C'est le baptême de Clovis qui fait de Rémi un nouveau Jean-Baptiste. La colombe descend sur Clovis comme elle était descendue sur Jésus. Tout cela débouche sur une conséquence qui, si elle n'est pas explicite dans le texte, ne s'en impose pas moins avec une parfaite évidence : si Rémi est le Baptiste, Clovis est le Christ ! (J.-P. Albert, p. 290).

Notons que le baptême (car ce n'est qu'un baptême) devient le paradigme du sacre des rois de France. La sacralisation du couronnement des rois de France, marqués de l'Esprit Saint, est d'ailleurs une réalité aussi bien dans les mentalités populaires que chez les historiens depuis les travaux de Marc Bloch<sup>26</sup>. En effet, c'est toujours avec un peu de cette Sainte ampoule, pieusement conservée, à Reims, que l'on oint le roi, lors du sacre. On y ajoute du saint chrême ordinaire. Cette Sainte Ampoule, inépuisable et d'origine surnaturelle, révèle clairement, par ce miracle renouvelé, le choix divin qui s'exerce sur la monarchie française et ses représentants. La Révolution ne fera qu'interrompre le rite. Le 7 octobre 1793, la Sainte Ampoule est brisée par Philippe Rühl, député du Bas-Rhin, membre du comité de sûreté nationale. Toutefois, la veille, un curé (pourtant constitutionnel !) en avait retiré une partie et distribué le contenu à diverses personnes. Des fragments brisés de la Sainte Ampoule furent également conservés et cachés. En 1825 ces précieuses reliques furent rassemblées dans un nouveau reliquaire qui servit pour le couronnement de Charles X. On y a

<sup>25</sup> Hincmar de Reims, *Vita sancti Remigi*, *PL* 125, col. 1129-1187.

<sup>26</sup> M. Bloch, *Les rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, 1983, première édition 1924.



rajouté du saint chrême. La Sainte Ampoule, ainsi préservée, est conservée au palais du Tau, à Reims, près de la cathédrale, pour un éventuel usage futur.

Le sacre des rois de France a donc beaucoup à voir avec un baptême. Cette onction du chrême le rappelle, ainsi que le souvenir du baptême de Clovis. Ainsi cet acte sacramental appartient à l'Église et au prêtre (l'archevêque) qui l'accomplit. Cependant, la Sainte Ampoule venue du Ciel rappelle à tous l'origine directe de la bénédiction divine. Le roi est oint par la volonté de Dieu et le clergé n'est qu'un intermédiaire dévoué de ce sacrement. C'est une façon de signifier que la royauté française est certes liée à l'Église mais nullement soumise à elle. D'ailleurs le pouvoir thaumaturgique des rois, guérisseurs des écrouelles, vient confirmer cette filiation spirituelle.

Théologiquement, ce saint chrême rédempteur (la Sainte Ampoule en constitue l'exemple le plus frappant et le plus exceptionnel) figure le sang même du Christ Sauveur. C'est son sang versé qui sauve l'humanité. Le chrême en étant la substance symbolique. Un mythe médiéval nous dit cette analogie. Le Graal apparaît pour la première fois dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes<sup>27</sup>.

Il est au centre d'un merveilleux cortège, précédé de la lance blanche qui saigne. Sa signification n'est pas très claire, Perceval ne pose pas les questions qui conviennent. Le roman reste inachevé. Les continuateurs vont s'empresser de donner une suite à ces aventures et d'achever la quête. La christianisation des objets du cortège est immédiate. La lance est celle avec laquelle Longin a transpercé le côté du Christ sur la croix. Le Graal, le vase avec lequel Jésus a célébré la Cène et dans lequel Joseph d'Arimathie aurait recueilli son sang. C'est d'ailleurs Joseph qui sera le dépositaire du Graal. Dans *La Queste del saint Graal*, le Graal apparaît au dessus des chevaliers de la cour du roi Arthur :

Si entra par le grant huis dou palés, et maintenant qu'il i fut entréz fu li palés rempliz de si bonnes odors come sei totes les espices terriennes i fussent expandues<sup>28</sup>.

(Il entra par la grande porte de la salle, et aussitôt qu'il y fut entré la salle fut emplie de si bonnes odeurs qu'on aurait dit que toutes les épices de la terre y avaient été répandues.)

Le réceptacle du sang du Christ est évidemment parfumé du baume divin. Une autre caractéristique du Graal rejoint son pouvoir odoriférant. Le Graal est orné de pierres précieuses. Chrétien de Troyes nous le présente comme « orné des plus belles pierres que l'on puisse trouver sur terre et dans la mer » (p. 200). La version qu'en donne Wolfram Von Eschenbach dans son *Parzival* est encore plus explicite. Le Graal n'est plus un vase mais une pierre précieuse apportée du Ciel par les anges, dotée de toutes sortes de vertus miraculeuses (jeunesse, santé) et gardée par des templiers. Nous avons dit l'équivalence symbolique entre les aromates et les gemmes. Ces deux substances étant vécues comme des traces du divin dans la matière ou mieux, comme une matière venue du Ciel.

La Bible fournit une centaine d'exemples de parfums et de leur usage. Nous allons parcourir ce vaste répertoire et en nous arrêtant à quelques-uns d'entre eux. D'abord dans l'Ancien Testament. Nous avons déjà évoqué la première occurrence. On nous décrit dans *La Genèse* le fleuve qui traverse Eden. Il se divise en quatre bras : « Le premier s'appelle le

<sup>27</sup> Chrétien de Troyes, *Perceval ou Le Conte du Graal*, éd. Jean Dufournet, Paris, GF, 1997, p. 200.

<sup>28</sup> *La Queste del saint Graal*, éd. A. Pauphilet, Champion, 1972, p. 15, l. 22-23. M. Clément-Royer cite plusieurs plantes odoriférantes miraculeuses dans la littérature française médiévale, notamment dans *Le chevalier du papegaut*, roman arthurien du XV<sup>e</sup> siècle, où Arthur échappe à des revenants et à un dragon grâce à une feuille d'un arbre parfumé (*op., cit.*, p. 244).

Pishôn : il contourne tout le pays de Havila, où il y a de l'or. L'or de ce pays est pur et là se trouve le bdellium et la pierre de cornaline » (Gn 2, 11-12)<sup>29</sup>.

La gomme résineuse aromatique, le bdellium, figure à côté de l'or et de pierres précieuses comme un indice de la richesse de ce pays, qui n'est pas le Paradis, mais un pays voisin, arrosé par le même fleuve. On peut en déduire que ce parfum est produit ou transporté par ce fleuve et qu'il est donc lié à son origine. Le parfum vient du Paradis, il en est la trace, au même titre que la pierre précieuse. Cependant, la Bible ne dit pas qu'il y a des parfums au Paradis. Elle le laisse entendre. Le parfum n'est qu'un souvenir du Paradis. Il est beaucoup question de parfums dans *l'Exode*. Dieu codifie très rigoureusement l'espace de son sanctuaire : La tente du rendez-vous, l'Arche du témoignage (d'alliance), le propitiatoire et tout le mobilier de la tente. Il définit aussi le rituel qu'il attend. L'essentiel consiste en un sacrifice quotidien. Un agneau est offert ainsi qu'une libation. Cet holocauste perpétuel à l'entrée de la tente, s'élève « en parfum d'apaisement, en offrande consumée, pour Yahvé » (Ex 29, 41). Le parfum est donc d'abord, plus que la bonne odeur, la fumée qui s'élève du sacrifice propitiatoire.

Le parfum (au sens habituel du mot) est partout dans la tente. Il existe même un autel des parfums longuement décrit : « tu feras un autel où faire fumer l'encens, tu le feras en bois d'acacia » (Ex 30, 1). Dix versets sont consacrés à sa description et à celle du rituel :

Aaron y fera fumer l'encens aromatique chaque matin, quand il mettra les lampes en ordre, il le fera fumer. Et quand Aaron replacera les lampes, au crépuscule, il le fera encore fumer. C'est un encens perpétuel devant Yahvé pour vos générations. Vous n'offrirez dessus ni encens profane, ni holocauste, ni oblation et vous n'y verserez aucune libation (Ex 30, 7-9).

Cet autel spécifique des parfums est de la plus grande importance. Il jouxte l'Arche. L'offrande perpétuelle de l'encens, et d'un encens sacré, témoigne de la grandeur de l'Arche d'alliance. Seuls les prêtres d'Aaron, consacrés à cet effet, peuvent faire brûler l'encens. Le roi Ozias, rempli d'orgueil, l'apprend à ses dépens. Il veut lui-même offrir l'encens malgré l'opposition des prêtres. Le châtement est immédiat. Il devient lépreux<sup>30</sup> (2 Ch, 16-23). Le parfum de l'encens est la prière de louange continue qui rend gloire à Dieu et supplée à la prière imparfaite des hommes.

Yahvé donne encore à Moïse des recommandations importantes à propos des parfums. Il lui demande d'abord de fabriquer une « huile d'onction sainte » pour oindre la Tente, la table, le candélabre, l'autel des parfums, l'autel des holocaustes, l'Arche du Témoignage. On se servira aussi de cette huile pour consacrer Aaron et ses fils, les prêtres qui officient. La composition de cette huile est détaillée en un savant calcul :

Yahvé parla à Moïse et lui dit : « Pour toi, prends des parfums de choix : cinq cents sicles de myrrhe vierge, la moitié de cinnamome odoriférant : deux cent cinquante sicles, et de roseau odoriférant : deux cents cinquante sicles. Cinq cents sicles de casse - selon le sicle du sanctuaire - et un setier d'huile d'olive. Tu en feras une huile d'onction sainte, un mélange odoriférant comme en compose le parfumeur : ce sera une huile d'onction sainte » (Ex, 30, 22-25).

Notons que cette huile a encore une fonction exclusive :

<sup>29</sup> La Bible de Jérusalem, Cerf, 1979.

<sup>30</sup> Sur cette sacralisation exclusive opérée par l'encens et l'huile sur les prêtres, l'espace et les objets du culte, voir C. Houtman, « On the Function of the Holy Incense (Exodus XXX, 34-8) and the Sacred Anointing oil (Exodus XXX 22-33) », *Vetus Testamentum*, 42, 1992, p. 462.

On n'en versera pas sur le corps d'un homme quelconque et vous n'en ferez pas de semblable de même composition. C'est une chose sainte et elle sera sainte pour vous. Quiconque fera le même parfum et en mettra sur un profane sera retranché de son peuple (Ex, 30, 32-33).

Le parfum peut être profane ou sacré<sup>31</sup>, il est, dans ce cas, divin. Yahvé est « un parfumeur ». On le constate dans la suite du texte biblique. En effet, Yahvé décrit avec la même précision l'encens aromatique. C'est un parfum aromatique très complexe et très riche. Il sera utilisé un peu partout dans la Tente. Même défense de l'utiliser ailleurs que pour l'huile sainte. Yahvé dit à Moïse :

Prends des aromates : storax, onyx, galbanum, aromates et pur encens, chacun en quantité égale et tu en feras un parfum à brûler, comme en opère le parfumeur, salé, pur, saint. Tu en broieras finement une partie et tu en mettras devant le Témoignage, dans la Tente du rendez-vous, là où je te donnerai rendez-vous. Il sera pour vous éminemment saint. Le parfum que tu fais là, vous n'en ferez pas pour vous-mêmes de même composition. Il sera saint pour toi, réservé à Yahvé. Quiconque fera le même pour en humer l'odeur, sera retranché de son peuple (Ex, 30, 34-37).

Apparemment, ce parfum n'est pas destiné qu'à l'autel des parfums, on en met partout dans la Tente. Sa fragrance est réservée à Dieu. On peut la sentir exclusivement dans son usage religieux. La recette d'un parfum est un secret de son créateur. Le créateur paradigmatique c'est Dieu. La pierre précieuse (onyx) est un élément constitutif de ce parfum, au même titre que les aromates. Avec ce parfum, l'homme rend à Dieu, en sacrifice et en louange, les éléments les plus précieux de sa création.

Les rares occurrences de parfum dans les psaumes ne sont pas très significatives. On y trouve l'analogie habituelle entre l'encens et la prière :

Que monte ma prière, en encens, devant ta face.  
(Ps 141, 1)

Au psaume 45, qui est un épithalame royal, le parfum est celui de l'onction royale, mais aussi, « l'huile d'allégresse », qui agrmente et embellit le nouveau marié dont les habits sont parfumés :

C'est pourquoi Dieu, ton Dieu t'a donné l'onction  
D'une huile d'allégresse, comme à nul de ses rivaux :  
Ton vêtement n'est plus que myrrhe et aloès.  
(Ps 45, 8-9)

---

<sup>31</sup> Le *Dictionnaire encyclopédique de la Bible* (Brepols, 2002, article « onction », p. 929) distingue l'usage profane et l'usage religieux des parfums. Dans l'usage profane on trouve le parfum comme soin de beauté féminine (Est 2, 12 ; Jdt 10, 3 ; Dn 13, 17), comme rite d'hospitalité pratiqué sur la tête de l'hôte à qui on veut faire honneur (Ps 23, 5 ; 133, 2 ; 141, 5). Cette onction est un signe de joie (Pr 27, 9), son absence est un signe de deuil (Dt 28, 40) ou de pénitence (2S 12, 20). Dans l'usage religieux, l'onction peut être royale (1S 10, 1 ; 16, 3, 12-13, 1 R 1 34, 39-45) ou sacerdotale (Ex 29, 7, 29 ; 40, 12-15). Ajoutons l'onction des prophètes, par exemple celle d'Élisée (1 R 19, 16). Le Lévitique indique aussi le rituel de sacrifice qui permet de purifier le lépreux guéri. Une onction d'huile est nécessaire (Lv 14, 26-32).

Le psaume 23 (« le Bon Pasteur »), évoque aussi cette onction de bénédiction que le Seigneur accorde à son serviteur :

D'une onction tu me parfumes la tête.  
(Ps 23)

*L'Ecclésiastique* invite les enfants de Dieu à répandre le parfum de leur sainte vie agréable à Dieu :

Comme l'encens répandez une bonne odeur,  
Fleurissez comme le lis, donnez votre parfum,  
Chantez un cantique  
Bénissez le Seigneur pour toutes ces œuvres.  
(Si 39, 14)

*Les Proverbes*, à l'occasion, célèbrent les joies toutes humaines et le parfum fait partie de ces bonheurs terrestres au même titre que l'amitié :

« L'huile et le parfum mettent le cœur en joie et la douceur de l'amitié, plus que la complaisance en soi même » (Pr. 27, 9).

Le parfum n'est pas qu'une source de plaisir, il procure le sentiment de la joie. La sensation ouvre à l'affectivité. Il a quelque chose de noble et d'élevé. Mêmes conseils de bonheur, où le parfum participe nécessairement, dans *l'Ecclésiaste* :

Va, mange avec joie ton pain  
Et bois de bon cœur ton vin  
Car Dieu a déjà apprécié tes œuvres  
En tout temps porte des habits blancs  
Et que le parfum ne manque pas sur ta tête.  
Prends la vie avec la femme que tu aimes.  
(Qo 9, 7-9)

L'usage du parfum est ici présenté à la fois comme une hygiène salubre et un moyen d'être heureux et de le montrer. Il y a une générosité à user de parfums. On pense à soi et aux autres. Il rend les autres heureux. Même son usage profane plaît à Dieu, si, par ailleurs, « il apprécie les œuvres » de celui qui s'en sert.

*Le Cantique des Cantiques* est le grand livre des parfums. Ils y coulent à flot dans l'atmosphère érotique et sensuelle de ce chant d'amour. Le poème s'ouvre sur ces notations amoureuses où le parfum (ici masculin) a la première place. Ainsi parle la bien-aimée :

Qu'il me baise des baisers de sa bouche.  
Tes amours sont plus délicieuses que le vin ;  
L'arôme de tes parfums est exquis :  
Ton nom est une huile qui s'épanche,  
C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.  
(Ct 1, 2-4)

Le bien-aimé n'est pas en reste et célèbre lui-aussi les délices des parfums de sa bien-aimée. La tonalité érotique est incontestable :

Que ton amour est délicieux, plus que le vin !  
Et l'arôme de tes parfums,

Plus que tous les baumes !  
 Tes lèvres, ô fiancée,  
 Distillent le miel vierge.  
 Ce miel et le lait sont sous ta langue ;  
 Et le parfum de tes vêtements  
 Est comme le parfum du Liban.  
 Elle est un jardin clos  
 Ma sœur, ô fiancée ;  
 Un jardin bien clos,  
 Une source scellée.  
 Tes jets font un verger de grenadiers  
 Avec les fruits les plus exquis :  
 Le nard et le safran,  
 Le roseau odorant et le cinnamome  
 Avec tous les arbres à encens ;  
 La myrrhe et l'aloès  
 Avec les plus fins arômes.  
 Source des jardins  
 Puits d'eaux vives  
 Ruissellement du Liban !  
 (Ct 4, 10-15)

La bien-aimée lui répond en l'invitant à pénétrer dans son jardin :

Que mon bien-aimé entre dans son jardin  
 (Ct 4, 16)

Le bien-aimé vient cueillir ces fruits et ces parfums :

J'entre dans mon jardin,  
 Ma sœur, ma fiancée  
 Je récolte ma myrrhe et mon baume  
 Je mange mon miel et mon rayon  
 Je bois mon vin et mon lait  
 (Ct 5, 1)

Arrêtons-nous quelques instants sur cet échange amoureux. Nous sommes frappés par la poéticité de ce texte qui deviendra pour longtemps le modèle de la poésie amoureuse dont l'audace majeure est de faire entendre si fort une voix lyrique féminine. Un des charmes du texte est son efflorescence métaphorique. On glisse sans cesse du réel à l'image, du sens propre au sens figuré, du comparé au comparant. En l'occurrence, les parfums désignent bien, de manière réaliste, ceux qui baignent le corps et les vêtements des fiancés. Cependant, ils évoquent aussi les délices de leur union amoureuse. Le procédé est notable aussi à propos de l'isotopie du jardin. La fiancée a un jardin. La fiancée est un jardin (« Elle est un jardin bien clos »). Ce jardin est chargé de fruits et de parfums délicieux. Que le bien-aimé entre dans ce jardin qui lui appartient. Est-ce un jardin réel, sur lequel souffle le vent qui « distille ses aromates », ou la métaphore de la fiancée ?

Le bien-aimé entre donc dans ce jardin. Il récolte alors son parfum et mange son miel (image des délices de l'amour).

Retenons divers aspects des parfums dans cette évocation lyrique. Ils sont liés à toutes sortes de plaisirs. On les met sur le même plan que les « fruits les plus exquis ». Certains sont d'ailleurs des substances comestibles : arômes et aromates. On les associe volontiers aussi au vin, par l'ivresse qu'ils provoquent. Ils entraînent à une euphorie, à une perte de conscience, une fuite agréable du réel. En cela, ils sont liés à l'imaginaire. Ce texte fondateur souligne leur pouvoir évocateur, leur ambivalence qui les situe dans le réel et dans l'imaginaire. Le parfum est poétique. Il est un signifiant matériel qui renvoie à un signifié impondérable et immatériel. Il est réaliste et figure d'autre chose. *Le Cantique des cantiques* le lie également, et ce n'est pas nouveau, à l'amour dans ce qu'il a de plus physique. Et pourtant, comme le marquent la poéticité du texte et l'ambivalence des parfums, l'amour du couple du *Cantique* peut signifier un amour plus spirituel. Tout le monde sait que si ce texte figure dans le canon des Écritures Saintes, juives et chrétiennes, c'est que l'on a pu en faire une lecture allégorique, où l'amour des amants, splendide de sensualité et de tendresse, figure l'amour de Dieu pour Israël (selon les juifs) et l'amour de Jésus pour l'Église ou l'âme qui le cherche, pour les chrétiens<sup>32</sup>. Tous les mystiques citeront ce texte et reprendront les images aromatiques pour dire les délices que recherchent, que donnent, et qu'obtiennent les âmes amoureuses de Jésus. Peu d'images ont autant inspiré les saints pour dire l'échange amoureux de l'âme avec Dieu. Ainsi Thérèse de Lisieux exprime-t-elle son amour pour son Bien-aimé :

Seigneur, de ta beauté mon âme s'est éprise  
Je veux te prodiguer mes parfums et mes fleurs  
En les jetant pour toi sur l'aile de ta brise  
Je voudrais enflammer les cieux<sup>33</sup> !

Jean de la Croix commente longuement le *Cantique des cantiques* dans le *Cantique spirituel*. Il explique que le jardin de l'épouse est l'âme plantée de vertus sur laquelle souffle l'Esprit de Dieu. Elle exhale alors ses parfums :

Parfois le Seigneur accorde de telles faveurs à l'âme son Épouse, que son Esprit, en soufflant par ce jardin fleuri de l'âme, fait éclore tous les boutons où sont renfermées les vertus, il découvre toutes ces substances aromatiques des dons, des perfections et des richesses de l'âme, il en manifeste le trésor et l'abondance et en déploie toute la beauté [...]. C'est là ce qu'elle appelle répandre ses parfums [...]. Ses parfums sont parfois si abondants, que l'âme se croit tout investie de délices et baignée dans une gloire inestimable. L'impression en est si puissante que, non seulement elle est éprouvée à l'intérieur de l'âme, mais qu'elle rejaillit à l'extérieur<sup>34</sup>.

Notons que dans ces deux exemples les parfums sont du côté de l'âme humaine. Pour qu'ils se révèlent, il faut que Dieu vienne y souffler avec amour. Le souffle de Dieu c'est l'Esprit-Saint.

---

<sup>32</sup> Voir E.A. Mutter, *The voice of My Beloved. The Song of Songs in Western Medieval Christianity*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1990. Les Pères multiplieront les gloses de ce texte inépuisable. Sur le thème du parfum, voir aussi P. Meloni, *Il profumo dell'immortalità. L'interpretazione patristica di Cantico*, Rome, Studium, 1975.

<sup>33</sup> Sainte Thérèse de l'enfant Jésus, *Poésies, un cantique d'amour*, Cerf, DDB, 1979, p. 177.

<sup>34</sup> Saint Jean de la Croix, *Le Cantique Spirituel, œuvres spirituelles*, traduction R. P. Grégoire de saint Joseph, Paris, Seuil, 1947, p. 831-832.

S'il fallait retenir, à propos des parfums, un seul texte du Nouveau Testament, ce serait l'exhortation de Saint Paul aux apôtres de l'Évangile :

Grâces soient à Dieu, qui dans le Christ, nous emmène sans cesse dans son triomphe et qui, par nous, répand en tous les lieux le parfum de sa connaissance. Car nous sommes bien, pour Dieu, la bonne odeur du Christ pour ceux qui se sauvent, et parmi ceux qui se perdent, pour les uns une odeur qui de la mort conduit à la mort, pour les autres, une odeur qui de la vie conduit à la vie. Et de cela, qui est capable ? Nous ne sommes pas, en effet, comme la plupart, qui frelatent la parole de Dieu ; non, c'est en toute pureté, c'est en envoyés de Dieu, que devant Dieu, nous parlons dans le Christ (2, Co 14-17).

Par ce texte, Paul révèle la nature parfumée du Christ, celui qui est oint par l'Esprit Saint. Ce privilège est signe de vie éternelle. Il n'appartient pas qu'à Dieu, puisque les apôtres sont chargés de transmettre ce signe aux hommes, aux élus qui veulent bien entendre la parole de Dieu. Ils sont tout imprégnés, pourrait-on dire, de ce délicat parfum de sainteté, d'éternité, de Dieu. Pour les réprouvés, ceux qui les rejettent, ils sont odeur de mort. La symbolique extrême des odeurs est ici clairement établie. La bonne odeur est promesse de vie, et de vie éternelle. La mauvaise odeur est signe de mort et de mort éternelle.

L'Évangile de Matthieu nous présente les offrandes faites à Jésus à sa naissance, par les mages venus d'Orient (la terre des parfums). Deux d'entre elles sont des parfums :

En entrant dans le logis, ils virent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils lui rendirent hommage ; puis, ouvrant leurs cassettes, ils lui offrirent en présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe (Mt 2, 11).

Cet hommage au Messie de la part des peuples païens le reconnaît comme roi avec l'or, comme Dieu avec l'encens (c'est à l'autel de Dieu que l'on brûle l'encens). Quant à la myrrhe, aromate de l'embaumement, elle annonce sa Passion et sa mort rédemptrice.

On retrouve les aromates, également à la mort de Jésus. Jean nous explique que Joseph d'Arimathie obtient de Pilate l'autorisation d'emporter le corps de Jésus pour l'ensevelir :

Nicodème, celui qui précédemment était venu de nuit, trouver Jésus, vint aussi, apportant un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres. Ils prirent donc le corps de Jésus et le lièrent de linge, avec les aromates, selon le mode de sépulture en usage chez les Juifs (Jn 19, 39-40).

Les parfums participent, sinon à un embaumement véritable, comme le pratiquaient les Égyptiens, du moins à une toilette funéraire où le corps du défunt est enveloppé de bandelettes et d'aromates.

À proprement parler, on ne dit jamais dans l'Évangile que la personne humaine du Christ est parfumée. Jésus lui-même, une seule fois dit qu'il est « oint par l'Esprit », en entrant dans la synagogue de Nazareth. Il s'approprie le passage d'Isaïe :

L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a consacré par l'onction pour porter la bonne nouvelle aux pauvres (Lc 4, 18).

Pierre, dans sa profession de foi, le reconnaît comme le Christ, le Fils du Dieu vivant (Mt, 16, 16)<sup>35</sup>. Plus tard, les apôtres l'appelleront « Christ » (Ac 2, 38) et dans saint Paul, « Christ » devient le second nom propre de Jésus. Les Pères de l'Église ne cesseront de méditer sur l'onction du Christ : Augustin, Ambroise, qui estime que « l'onguent du Christ, c'est l'Esprit Saint » (*De Spiritu Sancto* I 95, col 757). Bède le Vénérable († 735) écrit que « le Christ s'est fait lui-même encensoir, duquel Dieu reçoit un parfum suave et s'est rendu propice au monde. » (*PL* 93, col. 155). Le Christ répand les parfums de sa vertu et, à sa mort, libère tous les parfums de la Rédemption.

Les femmes jouent un grand rôle dans l'Évangile. Elles viennent oindre Jésus de parfums. Marie de Magdala et les autres femmes qui ont suivi Jésus lors de sa Passion, sont là encore au moment de l'ensevelissement :

Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et Salomé, achetèrent des aromates, pour aller oindre le corps (Mc, 16,1).

Le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, elles allèrent à la tombe, portant les aromates qu'elles avaient préparés (Lc, 24, 1).

Les aromates visent, dans un rituel offert à tous, à retarder la corruption du corps, à empêcher une victoire trop complète et trop rapide de la mort. Ils sont un hommage à son corps mortel, lui qui a voulu partager la condition humaine, jusqu'à la mort ignominieuse de la croix. Ils sont surtout le signe encore discret de sa victoire définitive sur la mort par sa résurrection. Ils sont comme des substances marquant le passage d'un état à un autre, une transition du terrestre au divin.

Il est une scène célèbre dans les Évangiles où l'on voit une pécheresse oindre Jésus d'un parfum précieux. Cette femme, une tradition patristique latine, aujourd'hui fortement contestée par les commentateurs, a toujours été identifiée à Marie Madeleine<sup>36</sup>. Cette scène est située un peu avant la Passion. Elle est connue comme « l'onction de Béthanie ». Prenons la version de Matthieu :

Comme Jésus se trouvait à Béthanie, chez Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui avec un flacon d'albâtre contenant un parfum très précieux et elle le versa sur sa tête tandis qu'il était à table. À cette vue, les disciples furent indignés : « À quoi bon ce gaspillage ? dirent-ils. Cela pourrait être vendu bien cher et donné aux pauvres. » Jésus s'en aperçut et leur dit : « Pourquoi tracassez-vous cette femme ? C'est vraiment une bonne œuvre qu'elle a accomplie pour moi. Les pauvres, en effet, vous les aurez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Si elle a répandu ce parfum sur mon corps, c'est pour m'ensevelir qu'elle l'a fait. En vérité, je vous le dis, partout où sera proclamé cet Évangile, dans le monde entier, on redira aussi, à sa mémoire, ce qu'elle vient de faire » (Mt, 26, 6-13).

Marc raconte la scène pratiquement dans les mêmes termes (Mc, 14, 3-9). Chez Luc, il en va différemment (Lc 7, 36-50). Il précise que cette femme est une « pécheresse ». La scène a lieu chez un Pharisien. Elle lui arrose les pieds de ses larmes. « Elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrant de baisers, les oignant de parfum » (Lc, 7, 38). Là aussi, elle est source de scandale. Simon le pharisien est choqué, non pas à cause du gaspillage, mais parce que

<sup>35</sup> Christ (en grec) et Messie (en hébreu) sont synonymes.

<sup>36</sup> Déjà Lefèvre d'Étaples, au XVI<sup>e</sup> siècle, distinguait Marie de Béthanie, la pécheresse de Luc et Marie de Magdala.



cette femme est une pécheresse. Jésus, après avoir prêché la miséricorde par une nouvelle parabole, lui explique que ses péchés lui sont pardonnés, « parce qu'elle a montré beaucoup d'amour ». Et, effectivement, il pardonne à cette femme : « Ta foi t'a sauvée, va en paix ». Le chapitre suivant (8) nous précise quel est l'entourage féminin de Jésus et Luc cite « Marie, appelée la magdaléenne, de laquelle étaient sortis sept démons » (8, 2), ce qui accrédite l'identification de la pécheresse avec Marie de Magdala. Jean raconte l'onction qu'il situe à Béthanie, dans les mêmes termes que Marc et Matthieu (Jn, 12, 1-8). Il précise qu'on est chez Lazare en présence de Marthe, ce qui fait bien de la femme, Marie, la sœur de Marthe<sup>37</sup>. Marie oint non pas la tête, mais les pieds de Jésus et les essuie avec ses cheveux (comme chez Luc). Judas proteste contre ce gaspillage. Jésus la justifie et explique que ce parfum était réservé à sa sépulture qui est, en quelque sorte, anticipée ainsi.

Nous pouvons retenir quelques points de cette scène : l'offrande du parfum est une offrande généreuse, extrêmement coûteuse (le parfum est hors de prix). C'est une dépense irraisonnée. Elle est faite par une femme, une pécheresse, alors que les disciples, Judas, le Pharisien, protestent et font des calculs mesquins, derrière leur apparente générosité.

Cette offrande est un geste d'amour, chargé peut-être de sensualité, mais spontané, sincère et total, ne craignant pas le scandale et la surprise qu'il peut provoquer. Larmes, baisers, caresses, parfum, se confondent dans ce geste plein de tendresse et d'humilité. Cet amour, exprimé de façon spectaculaire, voire incongrue, suffit à déclencher la miséricorde du Christ et le flot de sa grâce. Elle est pardonnée parce qu'elle a beaucoup aimé. Et comme l'indiquent ses larmes, parce qu'elle se repent, également. Nous ne nous attarderons pas sur le personnage de Marie Madeleine sur laquelle on a beaucoup écrit<sup>38</sup>. Notons simplement la leçon essentielle de cette scène. Le parfum est une offrande de grand prix qui transforme l'amour humain en amour divin. Jean-Pierre Albert écrit justement :

Les parfums équivoques de Marie Madeleine, par le même contact, sont détournés du monde humain et rendus à une signification qui dépasse à la fois leur usage érotique et leur usage funéraire (J.-P. Albert, p. 232).

Le parfum est une marque d'amour, d'un amour qui se spiritualise au contact du divin. On le présentait dans le *Cantique des cantiques*, en tout cas, dans la lecture qui en était faite par les mystiques et les Pères. Autre signification du parfum. Figure de l'amour absolu, il ne prend son sens que d'être donné entièrement, gaspillé sans calcul. Le flacon d'albâtre est brisé. Le parfum répand ses fragrances délicieuses quand il se perd. On retrouve sa valeur sacrificielle qui plaît à Dieu.

L'Église a tiré de cette scène, ainsi que de la scène voisine où Marthe s'agite au service, alors que Marie reste aux pieds du Seigneur, pour écouter sa parole, la leçon de la priorité de l'adoration, du culte adressé à Dieu, sur le service des hommes. Les deux sont nécessaires et personne plus que Jésus n'insistera sur la nécessité impérieuse de servir les pauvres et d'aimer ses frères par des actes. Il n'empêche que Marie incarne l'essentiel, la contemplation amoureuse du Sauveur (et donc la vie consacrée contemplative), qui seule permettra d'aimer son prochain en vérité. Rien n'est trop beau pour Dieu, y compris dans le culte. On a pu voir en cette femme la figure de l'Église (Ambroise, Origène). Marie Madeleine est d'ailleurs une figure privilégiée de l'Évangile. Loin des sulfureuses

<sup>37</sup> On voit que la tentation est grande, puisque la scène de Luc est la même, malgré quelques différences, que celle racontée par les autres évangélistes, d'identifier cette femme à Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Comme, par ailleurs, Luc la dit pécheresse, de l'entourage de Jésus, on est en droit de la confondre avec Marie Madeleine, citée aussitôt après par Luc.

<sup>38</sup> Voir, pour la référence la plus récente, le numéro spécial qui lui est consacré dans *Guide Biblia magazine*, n°4, « Le cas Marie Madeleine », édition du Cerf, novembre-décembre 2011.

interprétations des gnostiques, répercutées par des ouvrages ésotériques, tel *Le Da Vinci code* de Dan Brown, Marie Madeleine est la première messagère de la Résurrection, après avoir suivi Jésus jusqu'aux pieds de la croix. Figure du passage, elle est bien au cœur de cet échange entre le divin et l'humain et, plus particulièrement, entre le divin et le féminin. En effet, avec elle, le parfum mêle définitivement ses effluves sacrés et féminins. L'amour s'évapore en prières et adoration. Dans la scène de l'onction à Béthanie, Marie ne parle pas, mais elle suscite la communication la plus riche autour d'elle, chez ses contradicteurs et dans la réponse du Christ. Le parfum est un langage très profond, à condition que l'on débouche le flacon, ou, mieux encore, qu'on le brise sans retenue<sup>39</sup>.

Les textes nous préparent déjà à mieux comprendre ce que peut être la place du parfum dans la vie des saints. Les saints et les anges qui peuplent le Paradis, vivent dans un monde parfumé. Il s'agit, bien sûr du Paradis céleste où demeurent les âmes des élus au côté du Christ, en attendant la Résurrection des corps. L'*Apocalypse*<sup>40</sup> de Jean évoque cette liturgie qui honore Dieu au ciel comme sur la terre :

Un autre Ange vint alors se placer près de l'autel, muni d'une pelle en or. On lui donna beaucoup de parfums, pour qu'il les offrît, avec les prières de tous les saints, sur l'autel d'or, placé devant Dieu, avec les prières des saints (Ap. 8, 3).

Le Paradis terrestre, à jamais perdu, où vécurent Adam et Ève, était un jardin sans doute parfumé, même si le texte de la *Genèse* n'en dit rien, nous l'avons vu. Le Paradis céleste l'est à coup sûr. Il a longtemps été situé en termes platoniciens au ciel, dans l'empyrée, au-dessus des sphères de l'univers<sup>41</sup>. Cependant, le Paradis eschatologique a souvent été décrit par les saints et par les docteurs comme un jardin d'Eden. Jean Delumeau date cette assimilation du III<sup>e</sup> siècle :

L'assimilation de l'éternité bienheureuse à la vie dans un jardin béni est sensible dans un texte longtemps attribué à saint Cyprien, mais dû, sans doute, à un clerc de son entourage et, en tout cas, datable du milieu du III<sup>e</sup> siècle. Le « lieu du Christ, lieu de grâce » y est décrit comme une terre luxuriante dont les champs verdoyants se couvrent de plantes nourricières et gardent intactes des fleurs parfumées [...]. Il s'agirait de la première évocation détaillée du séjour définitif des élus sous des aspects d'un jardin éternel (J. Delumeau, 2000, p. 114).

Les écrivains ecclésiastiques n'auront de cesse d'évoquer les senteurs merveilleuses qui se dégagent du Paradis.

Jean Delumeau multiplie les références (p. 147-149). Les *Acta Sebastiani* évoquent ainsi le Paradis :

Les gazons, souvent parfumés de safran, et les campagnes odorantes embaument de parfum à la suavité parfaite. Les brises qui apportent la vie éternelle, exhalent aux narines une fragrance de nectar (*PL* 17, col. 1927).

<sup>39</sup> Nous avons vu que le Christ sur la croix répand entièrement ses parfums. Les Pères ont aussi fait de Marie de Béthanie le modèle du chrétien : « Elle brisa le vase pour que tous reçoivent le parfum. Elle brisa le vase qui était auparavant retenu fermé en Judée. Elle brisa le vase [...] Si le vase n'est pas brisé nous ne pouvons nous oindre. » (Jérôme, *Tractatus in Marci Evangelium* XIII, p. 498. Cité par M. Roch, 2009, p. 56).

<sup>40</sup> On évoque aussi dans ce livre les parfums terrestres parmi les richesses de Babylone, symboles de luxe effréné et maudit (Ap 18, 13).

<sup>41</sup> Cf. J. Delumeau, *Que reste-t-il du paradis ?* Fayard, 2000, p. 383.

Une inscription dans l'église de sainte Agnès à Rome (383) assure que la sainte repose parmi les parfums exquis du Paradis<sup>42</sup>. Les voyages dans l'au-delà deviennent vite un genre littéraire à part entière. *L'Apocalypse de Paul* développée à partir d'une allusion (2 Cor, 12, 2-4) donnera naissance à de multiples *Visions de saint Paul* en latin, puis en français, où sont décrites les souffrances des damnés et les joies des élus<sup>43</sup>.

Grégoire Le Grand, dans le livre IV des *Dialogues* rapporte des récits qui ont eu une grande influence sur le genre des voyages dans l'au-delà. Grégoire de Tours raconte le voyage du moine Salvi dans *l'Histoire des Francs, II*. Reprenons la citation de Jean Delumeau : « Il fut enveloppé d'un parfum d'une extrême suavité, [il ne désirait plus] aucune nourriture ni aucun breuvage » (J. Delumeau, 2000, p. 147). Alors que les réprouvés, parmi d'innombrables supplices, doivent respirer les horribles odeurs de l'enfer, les élus « recevront les plus suaves odeurs de Dieu, la source même de la suavité et sentiront les effluves des anges et de tous les saints<sup>44</sup> ». Pierre Damien promet le parfum du baume et des plantes aromatiques (PL 145, col. 861). Jean de Fécamp, dans sa Confession théologique associe la nourriture et le parfum célestes. Les mystiques, comme sainte Gertrude et sainte Lidwine, confirment les visions d'un jardin parfumé et délicieux.

Nous ajoutons à ces exemples empruntés, pour la plupart, à Jean Delumeau la référence aux innombrables *Miracles de Notre-Dame* qui fleurissent un peu partout en Europe au XII<sup>e</sup> siècle. On les trouve d'abord en latin en Angleterre (Dominique d'Evesham, Anselme le Jeune, Guillaume de Malmesbury), puis en français (*translatés en roman*), pour la première fois, sous la plume d'Adgar, un clerc anglo-normand de la région de Londres. Il versifie et traduit un recueil de maître Albri, aujourd'hui perdu, qu'il a trouvé dans la bibliothèque de l'abbaye Saint-Paul à Londres, vers 1165. Il intitule ce recueil *Le Gracial*<sup>45</sup>. Il sera suivi de beaucoup d'autres recueils similaires sur le continent. On y trouve plusieurs voyages dans l'au-delà. Adgar, dans le miracle XV décrit les souffrances d'un moine atteint d'une grave maladie de la bouche, sa mauvaise odeur fait fuir tout le monde, sauf un évêque qui l'assiste. Alors qu'il est mourant, un ange vient le conduire dans l'autre monde, au Paradis. Il est conduit dans un champ magnifique :

Merveille i vit e oï  
 E maür merveilles i senti :  
 Un mut bel champ li est mustré,  
 De grant bealté enviruné ;  
 Plains ert li champs de duz odor,  
 Si flairout de mut grant dulçur.  
 (XV, v. 87-92)

(Il vit et entendit des merveilles. Il y sentit une merveille plus grande encore. Un très beau champ lui est montré environné d'une grande beauté. Le champ était empli d'une douce odeur. Il dégageait un parfum d'une grande douceur.)

Ces fleurs merveilleuses correspondent, en fait, aux divers versets des psaumes qu'il avait coutume de réciter (principalement le long psaume *Beati Immaculati*). Elles récompensent, en quelque sorte, les mérites de sa piété et de ses vertus, dont le parfum trouve un écho céleste. L'ange le conduit ensuite dans un temple magnifique, orné de pierres

<sup>42</sup> *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. 13, c. 1599-1600.

<sup>43</sup> C.C. Kappler, *Apocalypses et voyages dans l'au-delà*, Paris, Cerf, 1987.

<sup>44</sup> Honorius d'Autun, *Elucidarium*, PL 172, col. 1172.

<sup>45</sup> Adgar, *Le Gracial*, éd. Pierre Kuntzmann, université d'Ottawa, 1982.

précieuses où trône la Vierge Marie. Celle-ci n'est pas une reine majestueuse et hautaine. Comme une mère secourable, elle guérit son enfant qui l'avait tant priée sur cette terre, en versant sur sa bouche quelques gouttes de son lait (c'est un des trois miracles de lactation du recueil). Le moine malade est guéri. L'ange le reconduit sur terre et, désormais, il dégage un parfum délicieux qui attire tous ses confrères, alors que précédemment il les faisait fuir par sa puanteur.

Cet exemple nous montre bien que les parfums célestes perçus au Paradis peuvent, dans certains cas, se faire sentir sur terre dans la vie des saints. On comprendra aisément aussi, que le moment privilégié de cette manifestation est celui de la mort. La mort, est, on le sait, le moment essentiel de la vie du saint. Dans son étude, Martin Roch constate :

L'odeur de sainteté [...] n'apparaît que dans une minorité de textes de notre corpus : le parfum suave du saint à sa mort n'est nullement un *topos* omniprésent dans l'hagiographie du haut Moyen Âge. Cela ne signifie pas que les croyances sous-tendant l'odeur de sainteté ne soient pas implicitement là<sup>46</sup>.

L'odeur de sainteté, c'est la manifestation d'un parfum miraculeux lié à la personne du saint, notamment à sa mort ou, après celle-ci. Ce miracle n'est, évidemment pas systématique. Mais il est connu, attendu, quelquefois observé. Martin Roch note que les œuvres de Grégoire de Tours et de Grégoire Le Grand comportent des récits hagiographiques à bien des égards fondateurs du genre. Dans quelques-uns d'entre eux le récit exigé du trépas du saint comporte le miracle de « l'odeur de sainteté ». Relevons quelques exemples. Grégoire de Tours raconte la mort de Friard, un reclus de la région de Nantes :

Sur ce, toute la cellule fut remplie d'une odeur suave et trembla toute entière, d'où il est certain que la puissance des anges était là présente, elle qui, signalant les mérites du saint fit exhaler de la cellule divins aromates<sup>47</sup>.

Dans ses *Dialogues*, Grégoire le Grand décrit plusieurs phénomènes semblables. Il affirme avoir connu personnellement Servulus, un pauvre infirme qui a vécu longtemps sous le portique de l'église Saint-Clément à Rome. Un moine de son propre entourage a été témoin du miracle qui a accompagné son trépas :

Un parfum se répandit avec une telle intensité que tous ceux qui étaient présents furent remplis d'une douceur, de sorte qu'ils reconnaissaient ainsi clairement que les laudes célestes avaient accueilli cette âme. Un de nos moines qui vit encore, était présent. Il a pour habitude d'attester avec beaucoup de larmes que, jusqu'à la sépulture du corps, l'odeur de ce parfum ne se retira pas de leurs narines<sup>48</sup>.

La petite maison où vit Romola, une sainte moniale, est illuminée d'une lumière céleste quatre jours avant sa mort. Un parfum l'accompagne. La nuit un chœur de chants célestes se fait entendre, puis le parfum et les murmures se dissipent quand l'âme rejoint sa demeure (*Dial. IV, 16, 7*).

Martin Roch a ensuite examiné un corpus de cent trois textes hagiographiques datés entre le VI<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. Quinze d'entre eux mentionnent l'exhalaison de parfums

<sup>46</sup> M. Roch, *L'intelligence d'un sens. Odeurs miraculeuses et odorat dans l'Occident du haut Moyen Âge (V<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 105.

<sup>47</sup> Grégoire de Tours, *Liber vitae Patrum X, 4*, cité par M. Roch, *ibid.*, p. 106.

<sup>48</sup> Grégoire le Grand, *Dial. IV, 15, 5*, cité et traduit par M. Roch, p. 108.

merveilleux au moment de la mort. Nous en retiendrons quelques uns parmi les plus significatifs.

Maxime, abbé de Lérins, puis évêque de Riez, meurt en 460. Dynamius décrit ainsi sa mort :

Il répandit le dernier souffle et passa avec bonheur dans les cieux, le cinq des calendes de décembre ; mais alors s'éleva en abondance un parfum très doux, comme si toutes les fleurs du printemps avaient été amassées en ce lieu<sup>49</sup>.

*La Vie de saint Colomban* comporte le récit de la vie de beaucoup de ses disciples. Deux petites filles vivent parmi les moniales à Faremoutiers (dans l'entourage de Fare). À leur mort, un miracle se produit. Des parfums et des chants célestes (attestant de la présence d'anges et de saints venus du paradis) se manifestent à la fois :

Déjà la cohorte de leurs compagnes se tenaient près d'elles et s'apprêtaient à psalmodier au moment de leur départ, lorsqu'une des mourantes commença à chanter pieusement de douces mélodies inconnues jusqu'alors aux oreilles humaines et à prier le Créateur avec des paroles admirables, des prières inouïes, des mystères ineffables, tandis qu'un parfum d'une merveilleuse douceur emplissait la cellule<sup>50</sup>.

La vie de l'ermite Guthlac a été écrite par un témoin direct, le moine Félix, une quinzaine d'années après la mort du saint (milieu du VII<sup>e</sup> siècle). Le moine qui assiste le mourant perçoit divers phénomènes :

On sentit comme une odeur de fleurs suaves sortir de sa bouche, de sorte que cette odeur de nectar remplit toute l'habitation où il se trouvait. La nuit suivante, quand le frère susdit s'appliquait aux vigiles nocturnes, il vit de minuit jusqu'à l'aurore, la maison toute entière briller d'un éclat de feu<sup>51</sup>.

Saint Loup, évêque de Sens, mort en 623, bénéficie du même privilège :

Aussitôt la divine puissance se fit présente : pour indiquer la gloire de l'évêque, elle fit surgir une douce odeur ; car une odeur de nectar s'exhalait de lui, comme s'il avait été oint d'une quantité de parfums<sup>52</sup>.

Il semble inutile de multiplier les témoignages. Ils sont nombreux, mais nous pouvons noter que de nombreuses *Vitae* ne comportent pas ces manifestations miraculeuses, preuve que les auteurs ne considèrent pas que ce soit un miracle imposé, qu'il faille absolument relater pour assurer la sainteté du protagoniste. D'autre part, Martin Roch fait remarquer que ces *Vitae* sont parfois fort éloignées dans le temps de la vie du saint. Ce n'est pas nécessairement une preuve de leur inauthenticité. Des traditions orales ont parfois un souci de véracité plus grand qu'on ne l'imagine. D'autres vies ont été écrites rapidement par des témoins directs (*Vie de sainte Gertrude*).

À supposer que la notation de parfums surnaturels soit un *topos* de la *Vita* (ce n'est pas sûr, puisque seulement 12% des *Vitae* étudiées par Martin Roch en présentent) cela n'exclut

<sup>49</sup> Dynamius, *Vita Maximi*, PL 80, col. 39.

<sup>50</sup> Jonas Bobiensis, *Vitae Columbani abbatis discipulorum eius*, II, 16, p. 136, cité par M. Roch, p. 114.

<sup>51</sup> Felix, *Vita Guthlaci*, ed. B. Colgrave, *Felix's life of St Guthlac*, p. 156.

<sup>52</sup> *Vita Lupi episcopi Senonici*, 26, *Monumenta Germaniae Historica*, SRM IV, p. 186.

pas la vérité de la notation. Ce serait devenu un *topos* parce que le phénomène est, sinon fréquent, du moins courant : « La mention d'une douce odeur, peut sous sa veste topique, se fonder sur une perception authentique » (M. Roch, 2009, p. 300).

Enfin, l'existence de pratiques d'embaumement des dépouilles des saints ne peuvent suffire à confondre ces senteurs naturelles avec des senteurs surnaturelles (M. Roch, p.130-144).

La dépouille du saint (« le corps saint ») continue d'exhaler ses fragrances bien après le moment de la mort. Huit jours après sa mort, on sentait sur la tombe d'Odile le même parfum<sup>53</sup>. Dans l'église, à l'occasion d'une messe anniversaire, Jonas de Bobbio, l'auteur de la *Vie de sainte Gibitruide*, a ressenti, ainsi que tous les participants, encore le parfum de la sainte<sup>54</sup>.

Le pouvoir odoriférant du corps saint est ensuite virtuellement présent autour des reliques. Lors de l'*inventio* de la relique, c'est souvent le signe divin de l'identité du saint. Eloi fouille dans l'église de Noyon et finit par trouver, malgré le découragement des siens, la tombe du martyr saint Quentin. Du sarcophage s'échappe alors un parfum :

À l'instant, la tombe ayant été perforée, un tel parfum, accompagné d'une prodigieuse lumière, s'en répandit, que saint Eloi lui-même, ébranlé par l'éclat de la lumière et par le parfum indicible, put difficilement y tenir<sup>55</sup>.

Le cadavre du saint est parfois retrouvé intact, comme c'est le cas pour la découverte du corps de saint Séverin parfumé et d'aspect presque vivant, alors que, précise Eugippe, auteur de la *Vie*, qu'aucun aromate ne se trouvait là et que le corps n'avait pas été embaumé<sup>56</sup>.

Au cours de la *translatio* (le transfert de la relique) il est courant que de telles manifestations se reproduisent. C'est le cas pour les translations de Saint Arnoul, saint Amant, saint Lambert de Liège, saint Hubert, etc. (Cf. M. Roch, 2009, p. 279-300). Les « suaves odeurs » qui émanent des corps sont perçues par tous les fidèles<sup>57</sup>, dans un cadre liturgique. Dans plusieurs cas le corps est préservé de toute corruption. Le parfum est signe d'élection céleste, preuve de la légitimité du culte et surtout, preuve que le corps du saint anticipe son état de vie divine, se préparant à la résurrection de manière sensible. D'une manière générale, les tombes des saints, surtout à l'occasion des pèlerinages, sont des lieux miraculeux où se manifestent parfois de mystérieuses odeurs. Le parfum émane, le plus souvent directement de la tombe ou bien à travers des plantes. Ainsi, à Merida en Espagne, face à l'autel de sainte Eulalie, trois arbres fleurissent le 10 décembre, jour de la fête de la sainte. Les fleurs diffusent un doux nectar, elles sont ensuite recueillies et produisent des guérisons<sup>58</sup>.

Dans tous les *Miracles de Notre-Dame* on trouve le miracle d'un moine, pécheur mais dévot de Notre-Dame, que ses confères ont enterré à l'écart, sans les honneurs funèbres. La Vierge avertit un moine de lui donner une sépulture chrétienne et quand on le déterre, on trouve sa bouche intacte dans laquelle a fleuri une rose parfumée, signe de sa dévotion et de son salut<sup>59</sup>.

La vie même des saints est fleurie de bonnes odeurs. Ce sont, quelquefois, des parfums d'élection. Grégoire de Tours raconte dans son *Liber vitae Patrum* (XVII, 1), que le moine Nicetius (Nizier †566) accepte la charge d'évêque de Trêves. Il sent alors un intense parfum.

<sup>53</sup> *Vita Odiliae*, 23, MGH SRM VI, p. 50.

<sup>54</sup> Jonas Bobiensis, *Vitae Columbani abbatis discipulorumque eius* II, 12, MGH, SRM IV, p. 132.

<sup>55</sup> *Vita Eligii episcopi Noviomagensis* II, 6, MGH, SRM IV, p. 697.

<sup>56</sup> Eugippe, *Vie de saint Séverin*, éd. Ph. Régerat, Paris, 1991, p. 290.

<sup>57</sup> L'huile au contact de la relique acquiert parfois ses propriétés miraculeuses et olfactives.

<sup>58</sup> Grégoire de Tours, *Liber in gloria Martyrorum*, 90, p. 98-99.

<sup>59</sup> Par exemple chez Adgar, *Le Gracial*, miracle III, *op. cit.*, p. 72.

Venance Fortunat raconte que Marcel, le futur saint, encore sous-diacre, pendant la messe, présente de l'eau à son évêque Prudence. Cette eau émet un parfum miraculeux qui ressemble à celui du baume et qui assimile l'eau à du chrême. L'évêque comprend que le jeune Marcel est appelé à assumer la charge épiscopale. Il sera évêque de Paris<sup>60</sup>.

Les saints, à l'image du Christ, répandent la bonne odeur de leur vertu. Saint Lambert de Liège « répandait comme un très doux parfum d'aromates. Avec toute autorité, il prêchait aux païens<sup>61</sup>. »

Paulin reconnaît la sainteté de l'évêque de Benevent Emilius : « Mais quel parfum, se répandant dans l'air, parvient à mes narines ? [...] et sur le visage de qui resplendit une gloire céleste. Cet homme c'est Emilius<sup>62</sup>. »

Le plus souvent, les auteurs des *Vitae* parlent de parfums métaphoriques qui se dégagent des vertus des saints. De temps en temps, ces bonnes odeurs deviennent miraculeusement des phénomènes sensibles. Le plus important, aux yeux des hagiographes est, non pas le miracle, mais « la bonne odeur du Christ » dont témoigne la vie du saint. Le parfum n'en est que le signe.

Nous ne nous attarderons pas sur le versant symétrique de la bonne odeur de sainteté. Il nous faut signaler simplement que l'univers du Mal est reconnaissable par des mauvaises odeurs aussi surnaturelles que les bonnes. Il ne s'agit pas, bien sûr des mauvaises odeurs naturelles, celles des malades, des pauvres, des saints reclus et des ascètes eux-mêmes, souvent évoquées dans les récits hagiographiques. Ces mauvaises odeurs, bien des saints les supportent par charité et en pénitence. Elles sont sanctifiantes, elles rappellent notre pauvre condition humaine, marquée par la souffrance et la mort nauséabonde. Contentons-nous de deux exemples révélateurs de mauvaises odeurs surnaturelles. Le Diable sait se déguiser. Il apparaît à Martin sous la forme du Christ. Martin demande à voir les stigmates de la Passion :

À ces mots, l'autre s'évanouit comme une fumée. Il remplit la cellule d'une telle puanteur qu'il laissait ainsi la preuve indiscutable de ce qu'il était le Diable<sup>63</sup>.

Saint Colomban pratique un exorcisme sur un possédé :

Alors l'horrible force se débat tellement qu'on peut à peine la contenir avec des liens. Avec un soulèvement des entrailles et un vomissement [le démon] sortit et répandit une telle puanteur parmi les assistants qu'ils auraient supporté plus facilement des odeurs de soufre<sup>64</sup>.

Ces deux exemples nous présentent les cas les plus fréquents d'apparitions démoniaques et d'exorcismes qui se terminent par l'expulsion d'odeurs pestilentielles. Ce sont des signes de la vraie nature du Diable qui peut, le cas échéant, imiter tous les phénomènes célestes : apparitions, lumières, voire parfums délicieux.

Nous terminerons, en évoquant quelques manifestations modernes de fragrances miraculeuses. Des saints ont été accompagnés, pendant leur vie ou après leur décès, de parfums surnaturels.

<sup>60</sup> *Vita Sancti Marcelli*, 24, *MGH*, SRM IV, p. 52.

<sup>61</sup> *Vita Landiberti* 10, *MGH*, SRM VI, p. 364.

<sup>62</sup> Paulinus Nolanus, *Carmina*, 25, 203-212, éd. De Hartel, 1894, cité par M. Roch, p. 619.

<sup>63</sup> Sulpice Sévère, *Vita Sancti Martini*, 24, trad. J. Fontaine, p. 308-309.

<sup>64</sup> Jonas Bobiensis, *Vita Columbani*, in A. de Vogüé Jonas de Bobbio, *Vie de Saint Colomban et de ses disciples*, Bégrolles-en-Mauges, 1988, p. 155.

L'expression « odeur de sainteté » qui date du IX<sup>e</sup> siècle, dans la mystique chrétienne, désigne :

l'odeur agréable dégagée par le corps d'une personne décédée, généralement considérée comme sainte dès son vivant (on évoque alors la fragrance ou parfum inexplicé et on parle de saint myroblite), d'autre part la dimension de sainteté, le caractère héroïque des vertus chrétiennes du sujet<sup>65</sup>.

Corrigeons cette définition en notant que cette odeur peut se dégager du vivant du saint. C'est d'ailleurs ce que relève Patrick Sbalchiero lui-même dans son dictionnaire à l'article « myroblites (saints) » :

Cette formule désigne les saints et les saintes dont le corps, avant ou après décès, exhale une odeur agréable (qualifiée de suave, ou même céleste), un parfum (ou fragrance) pendant un laps de temps extrêmement variable (de quelques heures à plusieurs siècles après la mort, selon les récits hagiographiques) (P. Sbalchiero, 2002, p. 561).

Ce phénomène n'existe pas pour tous les saints, mais, occasionnellement. Il est alors un révélateur de la sainteté du sujet :

Ces parfums sont associés à la qualité spirituelle du sujet, à sa sainteté. Les odeurs perçues sont en général voisines des essences de fleurs, comme la rose, la violette, etc. Parmi les 480 cas de fragrance recensés par Hubert Larcher<sup>66</sup>, plusieurs concernent des mystiques de premier plan : Rose de Lima, Thérèse d'Avila, Padre Pio, Charbel Makhlouf, etc (P. Sbalchiero, p. 561).

Les odeurs existent parfois du vivant du saint. « Des cas de stigmates odoriférants (Marie-Françoise des cinq plaies, Padre Pio...) ont été signalés » (*Ibid.*). Deux autres miracles lui sont souvent associés. Le plus important est l'incorruptibilité du corps. Lors de l'exhumation, on constate un parfum suave et un corps dans un état de conservation parfaite (sans avoir été embaumé) :

L'incorruptibilité est un des faits les mieux attestés de la phénoménologie mystique [...]. Les phénomènes de l'imputrescence supposent la présence d'un corps dont l'étrange état de conservation a pu être vérifié par de très nombreuses personnes. Ces cas, d'autre part, sont assez fréquents. Thurston<sup>67</sup> qui les a étudiés avec le plus grand soin, affirme avoir repéré dans les archives une cinquantaine d'affaires qui ont fait l'objet d'enquêtes, en général à la suite de procès en béatification (Bertrand Méheust, article « Incorruptibilité » in P. Sbalchiero, p. 373).

Apparemment, il ne s'agit pas d'un phénomène naturel. La chose est bien sûr vérifiée. Ces phénomènes d'imputrescence spontanée ne se trouvent que chez les mystiques. Pierre Delorz évoque plus de trois cents cas<sup>68</sup> raisonnablement attestés (*ibid.* p. 374).

<sup>65</sup> P. Sbalchiero, *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, article « odeur de sainteté », Fayard, 2002, p. 586. Le premier cas mentionné par les hagiographes est celui de saint Polycarpe lors de ses funérailles à Smyrne au II<sup>e</sup> siècle.

<sup>66</sup> Cf. Hubert Larcher, *Le sang peut-il vaincre la mort ?* Paris, 1957.

<sup>67</sup> H. Thurston, *Les phénomènes physiques du mysticisme*, Paris, 1961.

<sup>68</sup> Catherine Labouré, Bernadette, Thérèse Couderc à La Louvesc, une soixantaine de cas en Italie.



Un autre phénomène, plus rare, est celui de mystérieuses liqueurs :

On désigne par l'expression liqueurs balsamiques des écoulements inexplicables de liquides d'une grande suavité tels que : eau, lait, sang, sueur ou huile. Ils émanent, soit du corps d'une personne vivante (cas rares), soit de leur dépouille mortelle (s'ils sont morts en odeur de sainteté), soit encore de leur tombeau ou d'une relique vénérée. Ces liquides sont appelés, parfois, huiles saintes (P. Sbalchiero, article « liqueurs balsamiques », p. 457-458).

Patrick Sbalchiero cite des exemples issus de l'hagiographie latine et orientale, ainsi que des exemples plus récents. Il évoque Jeanne de Valois (1464-1505), ou encore Thérèse d'Avila, Agnès de Langeac. Ces liqueurs balsamiques possèderaient des propriétés médicinales. Il cite également le cas de cette stigmatisée contemporaine, une chrétienne de Syrie. Une icône et les mains stigmatisées de la mystique exsudent une huile parfumée : « Aujourd'hui, le phénomène constaté à Soufanieh (exsudation d'huile d'une icône et du corps de Myrna Nazzour) interpelle le monde scientifique<sup>69</sup>. »

Saint Charbel est particulièrement vénéré au Liban<sup>70</sup>. Youssef Antoun Makhoul est né en 1828. Il est attiré, très jeune, par la vie monastique, puis érémitique. Il passe la plus grande partie de sa vie comme moine et prêtre au couvent Saint Maron d'Annaya. Sa sainteté est vite connue de tous et, de son vivant, il accomplit déjà des miracles. À sa mort, le 24 décembre 1898, ils se multiplient. Ils ne cesseront pas jusqu'à aujourd'hui. Sa tombe devient un centre de pèlerinage. De très nombreux pèlerins perçoivent, là ou ailleurs, en le priant, des odeurs délicieuses. Des malades sont guéris, notamment par l'onction d'huile et d'encens bénits dans l'église où il repose. En 1950, sa dépouille est exhumée. Elle est intacte. Ce prêtre maronite est canonisé par Paul VI, en 1972. De nombreux musulmans qui le prient bénéficient aussi de grâces et de guérisons.

Francesco Forgione est né en 1887 à Pietrelcina, près de Bénévent dans une famille de paysans pauvres. Il entre au couvent des franciscains conventuels (capucins). Il prend le nom de frère Pio de Pietrelcina. En 1909, il est ordonné prêtre. En juillet 1916, il est envoyé au couvent de San Giovanni Rotondo qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort en 1968. Il est canonisé par Jean-Paul II en 2002. Le 20 septembre 1918, il reçoit, comme saint François d'Assise, les stigmates, qu'il gardera jusqu'à sa mort<sup>71</sup>. Il mènera une vie cloîtrée, mais la réputation de sainteté qui l'entoure débordait vite des limites du couvent, malgré les persécutions et les brimades dont il est l'objet de la part de la hiérarchie ecclésiastique qui voit avec irritation ce déferlement de surnaturel. C'est d'abord un thaumaturge. La liste des guérisons obtenues de son vivant par son intercession est illimitée. Il a le don de lire dans les consciences et ses pénitents ressortent transformés du confessionnal. On lui prête un don de prophétie pour le monde et l'Église. De multiples témoignages lui reconnaissent un don de bilocation. Tout en restant dans son couvent, il « apparaît » à des personnes en danger, par exemple un général (le général Cadorna, rendu responsable de la défaite de Caporetto, en 1917), sur le point de se suicider. Il intervient *in extremis* pour éviter l'irréparable. Nous nous limiterons à illustrer un charisme particulier, celui des fragrances :

<sup>69</sup> P. Sbalchiero, *op. cit.*, p. 458. Voir aussi J. Boufflet, *Encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie mystique*, t. 1, Paris 2001. *Les Miracles de Notre-Dame* de Gautier de Coinci font état d'une icône dotée des mêmes propriétés. Elle est située aussi en Syrie, près de Damas. Il s'agit de Notre-Dame de Sardanaï (Saydanaya).

<sup>70</sup> Cf. Elie Maakaroun, *Saint Charbel prophète de l'amour. Le silence, la croix et le saint*, Téqui, 2004.

<sup>71</sup> Cf. Alessandro da Ripabottoni, *Padre pio de Pietrelcina. Profilo biografico*, éditions Padre Pio de Pietrelcina, SGR, 1986. Voir aussi Yves Chiron, *Padre Pio, Le stigmatisé*, Perrin, Tempus, 2004.

Faut-il classer dans la thaumaturgie ce don qu'avait Padre Pio de faire sentir sa présence, ou plutôt son influence, par des parfums de senteurs et d'intensité variées ? Pas dans tous les cas, parce que ces effluves odorants semblaient souvent se produire hors de sa volonté, sans qu'il y fût pour rien. Des multitudes de gens ont senti ces étonnants parfums, dans les circonstances les plus diverses, et l'ont attesté.

Parfois, ces émanations odoriférantes semblaient provenir des stigmates de Padre Pio ou de ses vêtements, ou encore, des objets qu'il avait touchés ou bénis. Mais il est fréquemment arrivé que des personnes en danger physique ou difficultés morales, à des distances énormes du couvent où se trouvait Padre Pio, aient senti ce mystérieux parfum, soit après avoir évoqué mentalement le capucin, soit même sans y avoir pensé et, dans ce cas, elles ont immanquablement compris d'où leur était venu ce secours. J'ai recueilli personnellement des témoignages très dignes de foi sur cette particularité surprenante. Dans mon livre, j'en ai cité un tout à fait inédit. Le dernier témoignage public recueilli sur ce point, à ma connaissance, a été celui du Dr Sala qui a assisté le Padre Pio dans son agonie. Il a déclaré à l'envoyé spécial de l'hebdomadaire *Oggi* (n° 10/10/68) : « Quand je revêtis Padre Pio avec la même robe de bure qu'il portait avant d'expirer, je fus envahi par le parfum, très fort, d'oranger, que j'avais senti tant de fois, au cours de mes rencontres, presque quotidiennement, avec le frère de Pietrelcina. »

Certains se sont plu à donner le sens de ces différents parfums. C'est ainsi qu'une odeur de pain frais aurait été le signe que le Padre Pio invitait à communier. Celle de résine brûlée avait indiqué un péril mortel imminent. Une puanteur d'acide phénique, que le Diable vous tendait un piège. L'odeur de l'encens, une invitation à prier et un signe de protection. Un parfum de rose ou de violette, un signe qu'une grâce était accordée. Je ne me porte nullement garant de cette interprétation symbolique<sup>72</sup>.

La plupart des témoignages font état de parfums de fleurs ou d'encens. Nous ne nous engagerons pas plus qu'Ennmond Boniface sur la symbolique de ces parfums. On peut en tout cas admettre qu'il s'agit chaque fois d'un message. Le parfum à travers le saint atteste de la présence du divin. De plus le parfum est un langage. Il est, selon le cas, demande, injonction à la prière, mise en garde céleste, signe d'une grâce accordée...

Paul Lesourd et Jean-Mary Benjamin rapportent une dizaine de témoignages (dont un témoignage personnel) de la perception de parfums. Selon eux, le plus souvent, le saint manifeste volontairement ainsi sa présence, son intervention, ses encouragements à distance, par ces émanations mystiques. Nous relevons ce témoignage caractéristique pour terminer sur ce point :

Au lit depuis deux ans pour une tumeur maligne, Linda Campanelli, âgée de trente-cinq ans, habitant Teramo, avait de très douloureuses plaies sanguinolentes dans la région dorsale. Les médecins ne lui donnaient plus que quelques jours à vivre. Elle invoqua Padre Pio dans ses prières et deux jours plus tard, se réveilla en sursaut, sentant une forte odeur de lys dans la pièce. Elle se leva. Ses plaies avaient disparu<sup>73</sup>.

<sup>72</sup> E. Boniface, *Padre Pio le crucifié*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1971, p. 253-254.

<sup>73</sup> P. Lesourd, J.-M. Benjamin, *Les Mystères de Padre Pio*, Paris, France-Empire, 1969, (ch. « Les parfums mystiques »), p. 134.

Pour les Pères, la Vierge Marie est la tige fleurie et pure, qui rejait de la souche de Jessé : « un rejeton sortira de la souche de Jessé » (Is 11, 1). Saint Bernard commente ainsi cette prophétie :

De ce grand miracle, Isaïe a expliqué le mystère plus grand encore : « une tige sortira de la racine de Jessé, une fleur s'épanouira », comprenant que la tige est la Vierge, la fleur l'enfant de la Vierge<sup>74</sup>.

Marie a toujours été associée à des fleurs (ou à une branche fleurie), principalement à la rose<sup>75</sup> et au lys. Les poètes du Moyen Âge la chantent ainsi :

Rose des roses, fleur des fleurs  
 [...]
   
 La fleur dont chant est fleurs roiaus.  
 De nule flor tant de bien n'ist  
 C'est li vergiers, c'est li prealz  
 Ou Saint Espirs s'aümbre et gist<sup>76</sup>.

(Rose des roses, fleur des fleurs [...]. La fleur que je chante est une fleur royale. D'aucune autre fleur tant de bien n'est sorti. C'est le verger, c'est la prairie où le Saint-Esprit s'abrite et repose.)

Il n'est pas étonnant, dès lors, que, dans ses apparitions, la Vierge Marie, sainte par excellence, diffuse ses parfums fleuris. Nous nous limiterons à quelques apparitions modernes.

A Saint-Étienne d'Arançon, dans le diocèse d'Embrun, en mai 1664, une belle dame tenant un enfant par la main, apparaît à une jeune bergère de dix-sept ans, Benoîte Rancurel. Elle vient la voir, très souvent, pendant plusieurs mois, lui révèle qu'elle est « Dame Marie », puis, le 29 septembre, lui indique :

Quand vous me voudrez me voir, dès lors, vous le pourrez dans la chapelle qui est au lieu du Laus... elle sentira bon...vous me parlerez très souvent et très souvent vous me verrez<sup>77</sup>.

Cette chapelle de « Bonne-Rencontre » deviendra bientôt le centre du pèlerinage, jusqu'à la mort de la voyante, le 28 décembre 1718. Benoîte Rancurel bénéficie de nombreuses apparitions qui encouragent le culte marial, le pèlerinage à la chapelle, la confession et la communion fréquente, ce qui allait à l'encontre d'une spiritualité janséniste très rigoriste, dominante à l'époque. Cela explique les persécutions que la voyante eut à subir, avant l'apaisement qu'elle connut les dernières années de sa vie. La Vierge avait fait connaître le sanctuaire qu'elle désirait par les bonnes odeurs qui y conduisaient. Depuis lors, la grâce des parfums marquera ce sanctuaire. Les témoins sont unanimes pour attester de la fréquence et de l'intensité de ces parfums surnaturels, dès le début, du vivant de la voyante et par la suite encore. Relevons quelques remarques dans l'ouvrage d'Yves Estienne :

<sup>74</sup> Bernard de Clairvaux, *À louange de la Vierge Mère*, Paris, Sources Chrétiennes n°390, 1993, p. 139.

<sup>75</sup> Cf. S. Barnay, *Le Ciel sur la terre, les apparitions de la Vierge au Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1999, p. 124-126.

<sup>76</sup> Gautier de Coinci, *Miracles de Nostre Dame*, op. cit., t.1, p. 42.

<sup>77</sup> Y. Chiron, *Enquête sur les apparitions de la Vierge*, Paris, Perrin, p. 151.

Au dire de ceux qui les sentent, ils n'ont aucun rapport avec les odeurs de la terre et laissent dans tout l'être une paix, une joie surnaturelle en même temps que leur senteur. [...] Il serait superflu de rappeler la profusion de parfums qu'elle respira et répandit à travers ses vêtements, comme à travers ce qu'elle touchait. [...] De son vivant, l'église en était souvent remplie. [...]

Les bonnes odeurs peuvent aussi être senties collectivement, tel qu'il advint en cette veille d'Annonciation 1690, dans une église remplie de monde. [...] Cette grâce des parfums, plus grande qu'on ne pense, a confié, un jour, la Bonne mère à sa Bénie, continue en notre siècle. Elle tombe, de façon différente, sur les uns et sur les autres... sur ceux qui sont prévenus de sa possibilité et sur ceux qui, dans une totale ignorance du fait, se demandent ce qui leur arrive lorsqu'ils en sont favorisés<sup>78</sup> ...

Une pratique particulière est liée à ce sanctuaire : l'onction d'huile. Les procès verbaux attestent que, depuis 1667, des malades ont été guéris miraculeusement par l'onction d'un peu de l'huile qui alimentait la lampe du sanctuaire<sup>79</sup>. Depuis, la pratique s'est généralisée. Et les miracles se multiplient.

Ce geste, encouragé par la Vierge, doit être fait avec confiance et foi, mais la Vierge précise que ce lieu est avant tout associé à « la conversion des pécheurs ». L'Église, qui a autorisé le culte dès les débuts de l'apparition, ne reconnaîtra officiellement la « supranaturalité des faits » qu'en 2008. Il va de soi que des précautions sont prises pour éviter toute illusion dans la perception de ces parfums. Aucune fleur n'est autorisée dans le sanctuaire et des supercheries sont à écarter.

Nous laissons la conclusion spirituelle à Yves Estienne :

Pourtant, nous l'avons déjà dit, et nous le répétons en conclusion de ces pages, l'essentiel n'est pas là. Le parfum n'est que le sillage odorant d'une grâce et c'est à celle-ci qu'il faut s'arrêter. Or la grâce du Laus, c'est la maternité tendre et proche de la Sainte Vierge qui tend ses bras, comme son cœur vers nous tous, pauvres pêcheurs, maintenant et à l'heure de notre mort (Y. Estienne, p. 190).

Certaines apparitions n'ont pas été reconnues par l'évêque du diocèse (c'est à lui seul qu'appartient la décision<sup>80</sup>), qui parfois refuse même d'enquêter, simplement pour des raisons politiques. Ainsi, à Bordeaux, en 1909, une pieuse femme laïque, équilibrée, Marie Mesmin, a de très nombreuses apparitions de la Vierge. L'évêque refuse de les reconnaître et interdit le culte pour éviter de rallumer la guerre anticléricale qui sévit alors. Il déclare aux journaux parisiens en 1919 qu'il ne s'est pas prononcé « devant la menace d'une reprise de la guerre anticléricale<sup>81</sup>. »

En effet, Marie Mesmin ne cessera de recevoir des messages alarmistes qui annoncent de grands malheurs pour la France si elle ne se convertit pas, cela jusqu'à sa mort le 5 juin 1935. L'église a préféré ne pas donner sa caution à ces prophéties qui pouvaient déplaire en haut lieu.

Si nous nous arrêtons à cette apparition, c'est que les parfums jouent ici encore un rôle majeur. À Bordeaux, 26 rue du Bouscat (aujourd'hui rue Pierre I<sup>er</sup>), la Vierge lui apparaît et

<sup>78</sup> Y. Estienne, *Sœur Benoîte et Notre-Dame du Laus*, sanctuaire Notre-Dame du Laus, 1954, p. 184-188.

<sup>79</sup> R. de Labriolle, *Benoîte la bergère de Notre-Dame du Laus*, 1977, p. 96-97.

<sup>80</sup> Les critères de reconnaissance et d'authentification sont exposés par Yves Chiron, *op. cit.* p. 49. Il s'agit d'un examen historique (les faits), psychologique (la personnalité de la voyante), théologique (les fruits et la nature du message).

<sup>81</sup> *L'Aquitaine* du 11/07/1919, cité par Yves Chiron, *op. cit.*, p. 346.

une statue de la Vierge pleure abondamment. Ces lacrymations se poursuivent longtemps. En 1913, ces larmes s'arrêtent :

Le 21 mai 1913, veille de la Fête-Dieu, à l'heure des premières vêpres, de suaves parfums s'exhalèrent de la statue de la *Bambina*, alors que l'on priait. La Sainte Vierge voulait donner de nouveaux témoignages de sa maternelle tendresse. Tout l'oratoire embaumait et l'odeur suave se répandait, sensible même au dehors, jusqu'au sommet du boulevard. [...]

Au contraire, à partir du 21 mai 1913, il se répéta fréquemment. Les parfums furent continus au mois de juin et devinrent par la suite, intermittents<sup>82</sup>.

L'auteur essaie de définir ensuite les particularités de cette fragrance surnaturelle. Outre son intermittence, ce parfum est variable (encens, violette, diverses fleurs). Il imprègne la statue, des objets qui avaient touché la statue, les chapelets, tout particulièrement. Les objets n'étaient pas parfumés aussitôt, mais plus tard. Également dans des endroits éloignés où était vénérée la statue (dans les tranchées, au front).

Citons un dernier témoignage :

Je déposai mon chapelet, écrit une visiteuse, Mme de Montluisant, le 1<sup>er</sup> décembre 1916, sur le globe de verre couvrant la Vierge-enfant. Le soir, en me couchant, le lit où se trouvait mon chapelet, en fut tout embaumé. Le chapelet conserva son parfum deux ou trois mois (Gilles Lameire, p. 69).

Le parfum dominant est celui de la rose (fleur mariale par excellence). Nous n'avons pas à nous prononcer sur la réalité de ces perceptions olfactives. Dans la plupart des cas, il semble établi qu'elles ont existé, qu'elles ne sont pas le produit d'une hallucination individuelle ou collective, qu'une illusion ou une supercherie sont à écarter. Disons que ces phénomènes, avérés, restent, en général, inexplicables. Sont-ils inexplicables ? Certains parlent de phénomène « paranormal », ce qui n'explique rien. Parler de miracle, c'est poser un acte de foi qui appartient à chacun. Les traces ne sont pas des preuves<sup>83</sup>. C'est d'ailleurs bien la signification ultime du miracle en général. Proposer au croyant ou à l'incroyant un signe<sup>84</sup> suffisamment fort et suffisamment discret à la fois, pour qu'il puisse s'engager à croire sans y être vraiment forcé<sup>85</sup>. Les apparitions, les lacrymations, les fragrances et autres phénomènes mystiques sont à interpréter en ce sens. La Vierge les présente comme des appels à la conversion, au même titre qu'une guérison. Le miracle de la fragrance, plus que les autres, présente ce caractère très subjectif, impalpable, toujours contestable (on peut penser à une illusion personnelle, une autosuggestion, une impression). Cela laisse libre le bénéficiaire de répondre à ce signe. Apparemment, la plupart des bénéficiaires se sont laissés convaincre et ont entamé une démarche de foi, de pénitence, de prière, voire de conversion. Le second élément de ce type de message est une édification mariale. Les parfums liés à la Vierge sont

---

<sup>82</sup> G. Lameire, *La Vierge en pleurs de Bordeaux*, 1973, réédité en 2011, éditions Résiac, p. 67. La *Bambina* est la statue de la Vierge-enfant.

<sup>83</sup> Comme l'écrit le poète René Char, « Le poète laisse des traces non des preuves, seules les traces font rêver ». Et le parfum a beaucoup à voir avec le poème, nous l'avons dit.

<sup>84</sup> Dans l'Évangile de Jean c'est le terme grec signifiant signe (*semeion*) qui est utilisé pour désigner les miracles de Jésus.

<sup>85</sup> Emile Zola, lors de son voyage à Lourdes avait promis que s'il assistait à un miracle, il se convertirait. Il assista à deux miracles de guérison qu'il relate dans son roman *Lourdes*, mais il ne se convertit pas.

une manière de célébrer ses vertus et d'encourager la dévotion envers elle. Le lys qu'elle fait sentir évoque sa pureté virginale, la violette son humilité, la rose sa charité maternelle. Ce sont les odeurs de sa sainteté. On retrouve le langage des fleurs élevé à une dimension mystique.

Certes les moralistes chrétiens mettent en garde les fidèles contre l'abus profane des parfums, qui attisent la coquetterie et conduisent à la luxure (cf. A. Le Guérer, 2005, p. 74-75). Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Jérôme condamnent ces usages païens. Ils reprennent d'ailleurs en cela des critiques déjà formulées par les philosophes grecs, notamment Platon et Aristote. Cependant, dans le monde chrétien il est beaucoup question de parfums. La liturgie fondée sur les Écritures en fait un grand usage, riche d'une symbolique spirituelle. Les parfums extraordinaires (« odeurs de sainteté ») figurent dans de nombreux récits anciens et modernes. La figure majeure de la sainte dans le christianisme est la Vierge Marie. Il n'est pas étonnant que ce soit par elle, en elle, autour d'elle que se diffusent le plus ces fragrances miraculeuses. Ce sont les parfums de ses vertus exceptionnelles (pour les catholiques et les orthodoxes elle est l'Immaculée). Ce sont des signes, ou plutôt des signaux, venus du Ciel, subtils, agréables et discrets, envoyés à tous, pécheurs et fidèles, pour se convertir et se tourner davantage vers Dieu. Le parfum a une origine divine, liée au souvenir et à l'espérance du Paradis.

En outre, le parfum est la marque d'un corps qui a échappé à la mort et qui est entré dans la vie éternelle. En effet, la mort sent mauvais. Nos mauvaises odeurs sont le produit de notre condition mortelle. Le parfum est, lui, signe de la Résurrection. Résurrection du Christ dans son corps glorieux, qui a libéré tous ses parfums dans le sang versé sur la croix. Résurrection anticipée de La Vierge emportée au Ciel avec son corps. C'est avec ce corps glorieux qu'elle vient communiquer avec ses enfants de la terre et les visiter. Eux aussi sont promis à cette Résurrection future. Ces connotations mystiques sont compatibles avec le caractère terrestre, charnel, sensuel des parfums<sup>86</sup>. On a beaucoup parlé de la bonne odeur du Christ, mais c'est dans un sens spirituel et métaphorique. Le seul moment où le Christ est littéralement parfumé c'est quand il reçoit l'onction de la femme de Béthanie. Ce parfum humain, féminin, signe d'un amour absolu révèle sa divinité, sa « bonne odeur » céleste. L'homme a besoin de Dieu, Dieu a besoin de l'homme. L'amour humain et l'amour divin se répondent. C'est l'Incarnation, le mystère le plus profond du christianisme : Dieu fait homme.

Jean-Louis Benoit, Université de Bretagne-Sud, Lorient, laboratoire HCTI, EA 4249

### Bibliographie sommaire

Albert Jean-Pierre, *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, éd. de l'EHSS, 1990.

Roch Martin, *L'intelligence d'un sens. Odeurs miraculeuses et odorat dans l'Occident du haut Moyen Âge (V<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols, 2009.

Le Guérer Annick, *Le parfum. Des origines à nos jours*, Odile Jacob, 2005.

Delumeau Jean, *Que reste-t-il du paradis ?* Paris, Fayard, 2000.

- *Une histoire du paradis*, Fayard, 1992.

Le Goff Jacques, *Pour un autre Moyen Âge*, Gallimard, 1999.

<sup>86</sup> L'odorat est le sens qui rapproche le plus l'homme de son animalité d'origine. Et pourtant le parfum l'élève vers le Ciel.

- Clément-Royer Myriam, *Contes d'arbres, d'herbes et d'épée*, thèse de doctorat, université de Rennes 2, 2008.
- Meloni Pietro, *Il profumo dell'immortalità. L'interpretazione patristica di Cantico*, Rome, Studium, 1975.
- Maakaroun Elie, *Saint Charbel prophète de l'amour. Le silence, la croix et le saint*, Saint-Ceneré, Téqui, 2004.
- Da Rippabottoni Alessandro, *Padre Pio de Pietrelcina. Profilo biografico*, ed. Padre Pio de Pietrelcina, SGR, 1986.
- Boniface Ennemond, *Padre Pio le crucifié*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1971.
- Lesourd Paul, Benjamin Jean-Mary, *Les Mystères de Padre Pio*, Paris, France-Empire, 1969.
- Estienne Yves, *Sœur Benoîte et Notre-Dame du Laus*, sanctuaire N.D. du Laus, 1959.
- De La Briolle R., *Benoîte la bergère de Notre-Dame du Laus*, Saint-Étienne du Laus, 1977.
- Lameire Gilles, *La Vierge en pleurs de Bordeaux*, Montsûrs, Résiac, 2011.
- Chiron Yves, *Enquête sur les apparitions de la Vierge*, Paris, Perrin, 2007.
- Padre Pio le stigmatisé*, Perrin, Tempus, 2004.
- Gautier de Coinci, *Les Miracles de Nostre Dame*, éd. V.F. Koenig, Genève, Droz, 1966-1972.
- Adgar, *Le Gracial*, éd. P. Kuntsmann, Université d'Ottawa, 1982.
- Sbalchiero Patrick (dir.), *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, Fayard, 2002.
- Bouflet Joachim, *Encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie chrétienne*, Paris, Le jardin des livres, 2001.
- Barnay Sylvie, *Le Ciel sur la terre. Les apparitions de la Vierge au Moyen Âge*, Cerf, 1999.
- Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Brepols, 2002.
- Le Gall Robert, *Dictionnaire de la liturgie*, Chambray, CLD, 2001.
- Encyclopédie du Catholicisme, hier, aujourd'hui et demain*, Letouzey et Ané, 1979.
- Guide Biblia magazine*, n°4, « Le cas Marie Madeleine », Cerf, novembre-décembre 2011.
- Migne J.P., *Patrologiae Cursus Completus Omnium SS patrum, Doctorum Scriptorumque ecclesiasticorum*, Paris, Garnier, 1857 (agrégé ici PL).
- La Bible de Jérusalem*, Cerf, 1979.





